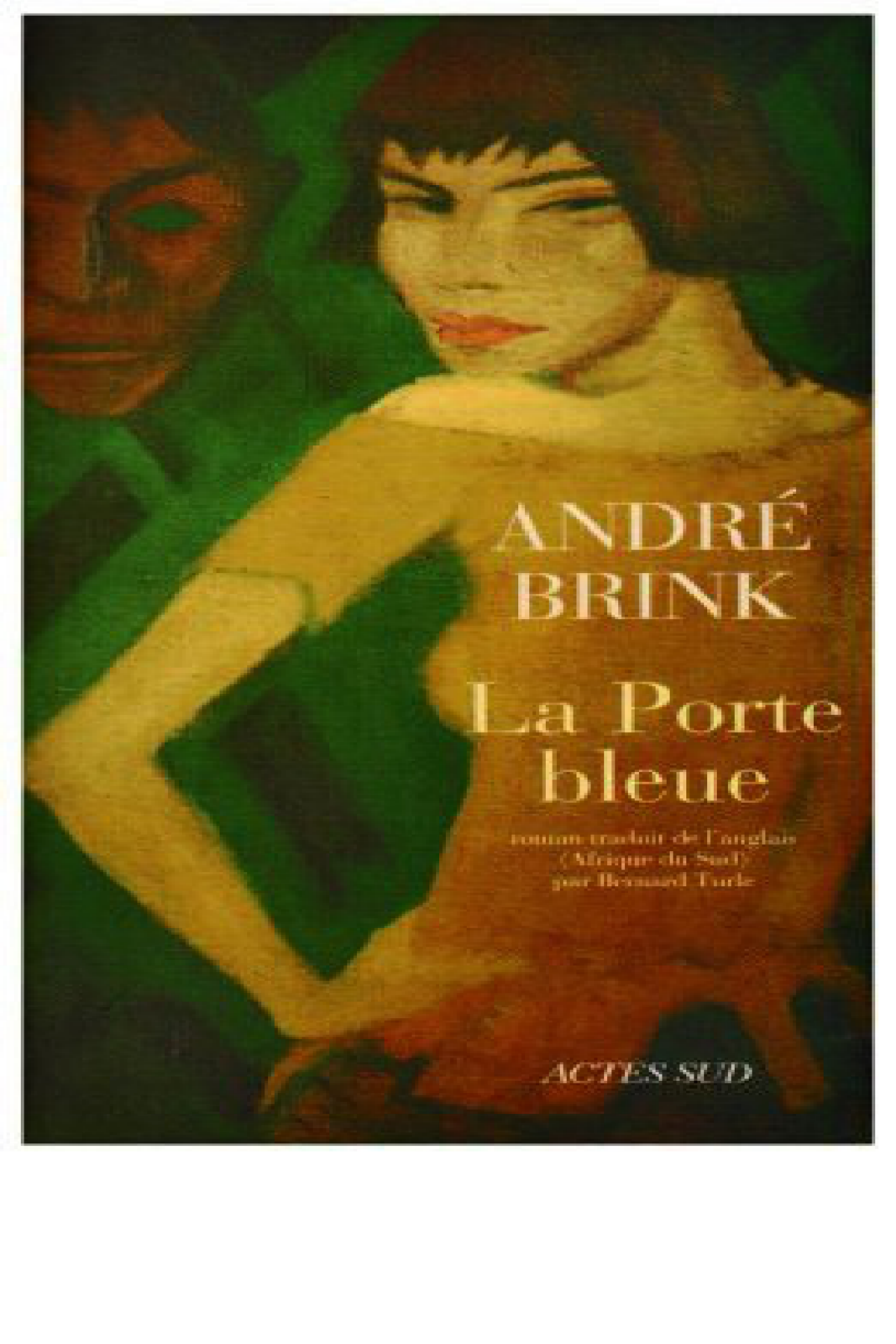


La Porte bleue

André Brink

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

The background of the cover is a painting. In the foreground, a woman with dark hair and a somber expression is shown from the chest up, wearing a light-colored, possibly yellow or beige, garment. Her right arm is extended towards the left. In the background, to the left, is a large, dark, and somewhat abstract face, possibly of African descent, with a prominent nose and a greenish-yellow eye. The overall color palette is dominated by dark greens, browns, and the light tones of the woman's skin and clothing.

ANDRÉ
BRINK

La Porte
bleue

roman traduit de l'anglais
(Afrique du Sud)
par Bernard Turle

ACTES SUD

“LETTRES AFRICAINES”
série dirigée par Bernard Magnier

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

David se trouve devant la porte de son atelier. Alors qu'il s'apprête à entrer, cette porte bleue s'ouvre soudain sur le visage radieux d'une femme noire et de deux petits enfants métis. Effaré par cette inexplicable intrusion, David comprend dans l'instant que ces trois personnes font partie de sa vie. Mais il ne les connaît pas.

David est sud-africain, il est marié depuis très longtemps avec une femme blanche. Ils n'ont jamais eu d'enfant. Une porte jaune clôt l'entrée de leur appartement.

Conte ou allégorie du désir amoureux, rêve subtil et ambigu à travers lequel l'identité fragmentée de chaque être retrouvera la mémoire, ce récit fait écho à l'œuvre aujourd'hui importante du grand romancier sud-africain.

ANDRÉ BRINK

André Brink est né en 1935. Son œuvre romanesque, aujourd'hui importante, accompagne depuis toujours son engagement politique.

DU MÊME AUTEUR

L'AMOUR ET L'OUBLI, Actes Sud, 2006.

L'INSECTE MISSIONNAIRE, Actes Sud, 2006 ; Babel n° 808, 2007.

AU-DELÀ DU SILENCE, Stock, 2003 ; LGF, 2005.

LES DROITS DU DÉsir, Stock, 2001 ; LGF, 2003.

LE VALLON DU DIABLE, Stock, 1999 ; LGF, 2002.

RETOUR AU JARDIN DU LUXEMBOURG, Stock, 1999.

LES IMAGINATIONS DU SABLE, Stock, 1996 ; LGF, 1997.

TOUT AU CONTRAIRE, Stock, 1994 ; LGF, 1996.

ADAMASTOR, Stock, 1993 ; LGF, 1995.

UN ACTE DE TERREUR, Stock, 1992.

Tome I : *NINA*.

Tome II : *LISA. ÉTATS D'URGENCE. NOTES POUR
UNE HISTOIRE D'AMOUR*, Stock, 1988 ; LGF, 1990.

L'AMBASSADEUR, Stock, 1986.

LE MUR DE LA PESTE, Stock, 1984.

SUR UN BANC DU LUXEMBOURG, Stock, 1983.

UN TURBULENT SILENCE, Stock, 1982 ; LGF, 1983.

UNE SAISON BLANCHE ET SÈCHE, Stock, 1980, prix Médicis
1980 ; LGF, 2004 (nouvelle présentation).

RUMEUR DE PLUIE, Stock, 1979.

UN INSTANT DANS LE VENT, Stock, 1978.

AU PLUS NOIR DE LA NUIT, Stock, 1976.

Titre original :

The Blue Door

© André Brink, 2006

Initialement paru en édition limitée
chez Umuzi Publishers, Random House, Afrique du Sud

© ACTES SUD, 2007

ISBN 978-2-330-02980-7

ANDRÉ BRINK

LA PORTE BLEUE

roman traduit de l'anglais
(Afrique du Sud) par Bernard Turle

ACTES SUD

“... Es muss sein !...”

“... Es könnte auch anders sein.”

In MILAN KUNDERA,
L'Insoutenable Légèreté de l'être.

D'abord, il y eut ce cauchemar... Il aurait dû me mettre la puce à l'oreille. Mais je ne suis pas du genre à m'attarder sur les rêves. Celui-là, toutefois, était anormalement dérangeant et je le gardai donc pour moi, comme un quignon de pain rassis, pendant tout ce dimanche-là. Jusqu'à cet instant fatidique, à la tombée du jour... Le genre d'expérience qui fait basculer la vie de Grégoire Samsa, le héros de Kafka. Sauf qu'il ne s'agissait pas de littérature, qu'il ne s'agissait pas de fiction. Ça arrivait vraiment. Ça m'arrivait, à moi.

Non que le cauchemar ait eu une influence directe sur les événements de ce soir-là. Mais, au niveau subliminal, avec le recul, il semble bien y avoir eu un lien que je n'ai pas réussi à saisir. Je dois avouer, d'ailleurs, que je n'ai même pas essayé. Les rêves, me semblait-il, appartiennent à la nuit pendant laquelle ils sont rêvés et, de préférence, mieux vaut ne pas les laisser déborder sur la journée. Dans ce cas précis, c'était différent.

Dans mon cauchemar, j'entame un long voyage avec ma famille ; nous déménageons. Ma femme Lydia est là mais aussi trois enfants, trois petites filles, très blondes, les yeux très bleus. C'est troublant, car Lydia et moi n'avons pas d'enfants ; après neuf ans de mariage, c'est encore une douleur, bien que nous soyons tous deux passés experts dans l'art de prétendre que ça n'importe guère, que ça n'importe plus. Lydia monte à l'avant du camion avec le chauffeur. Les filles sont déjà à l'arrière, haut perchées sur une montagne de meubles, comme des petits singes. Je les rejoins, le chauffeur démarre et il commence à rouler très lentement ; notre cargaison oscille dangereusement. C'est une journée étouffante et les filles suent à grosses gouttes, boucles blondes collées aux joues et sur le front. Elles semblent avoir du mal à respirer.

Avant même d'avoir atteint l'angle de la rue, je comprends que nous n'arriverons jamais à bon port si nous continuons ainsi. Nous avons besoin d'eau pour que nos filles survivent à ce voyage. Je tambourine sur la cabine du chauffeur. Celui-ci arrête le véhicule et lève les yeux vers moi, une expression bougonne sur son visage épais qui se teinte d'un violet inquiétant.

“Je dois retourner chercher de l'eau pour les filles, dis-je. J'ai laissé trois bouteilles sur l'évier de la cuisine.

— Il y a pas le temps.

— Ce ne sera pas long. Elles ne survivront pas sans eau avec cette

chaleur.”

Le chauffeur grommelle une réponse, heureusement inaudible, et je saute du camion.

Je tente de l'amadouer : “Roulez doucement. Je vous rattraperai.”

Les filles fondent en larmes mais je leur fais un signe pour les rassurer et file dans l'air brûlant, frémissant.

Or, une fois devant la porte de notre cuisine, je m'aperçois que je n'ai pas pris les clefs. Je me retourne, fais de nouveau signe aux filles et me hâte de contourner la maison pour trouver un moyen de pénétrer à l'intérieur. Ce n'est qu'après avoir accompli trois tours complets et exténuants que je remarque une fenêtre entrouverte. A une certaine distance, le camion s'estompe dans un nuage de poussière.

Je réussis à entrer par la fenêtre et à récupérer les bouteilles d'eau. Or voilà que la fenêtre par laquelle je suis passé est barricadée, et je perds un temps précieux à courir en tous sens dans la maison. Tout est fermé à clef, cadénassé. Je suis pris de panique.

Enfin, Dieu sait comment, de la manière inexplicable spécifique aux rêves, je me retrouve dehors, les bouteilles d'eau collées, glacées, contre mon torse. Le camion a totalement disparu. Seul un petit nuage de poussière lévite, au loin.

Je me mets à courir. Dans la fournaise, mes jambes ont la lourdeur du plomb. Mais je persévère. Il le faut, sans quoi ma famille sera perdue : elles ignorent notre destination, je suis le seul à connaître l'adresse. Je n'arrête pas de courir.

Régulièrement, j'entraperçois le camion. Et je cours. C'est une obligation. Je ne peux faire autrement.

Je perçois vaguement, de plus en plus vaguement, les gémissements de mes filles. Une fois, il me semble même entendre Lydia m'appeler :

“David ! David, dépêche-toi !”

Et puis sa voix s'éloigne aussi.

Dans la cruelle réverbération de la lumière du jour, je redouble mes efforts. Mais, en fin de compte, je suis contraint de m'avouer vaincu. Je ne rattraperai jamais le camion. Je ne reverrai jamais Lydia et les enfants.

C'est là que s'arrêtait le cauchemar.

DEUX

Toute la journée, ils m'accompagnèrent – les souvenirs saisissants du cauchemar, le sens de la perte. Amer pressentiment de la mortalité. C'était plutôt déplacé, vraiment : je n'ai que quarante-quatre ans. Je suis censé être dans la fleur de l'âge. *Nel mezzo del cammin di nostra vita*. De l'avis général, je mène une carrière enviable, mon mariage est heureux, j'entretiens des amitiés plaisantes et fiables. J'ai enseigné à une génération ou deux d'étudiants une bonne compréhension de la langue et de l'histoire ; le week-end et pendant les vacances, j'ai le loisir d'assouvir ma passion pour la peinture, j'ai même participé à des expositions de groupe et j'ai de quoi louer un atelier, un *cottage* dans le jardin d'une vieille demeure délabrée de Green Point, assez éloigné de notre vaste et confortable appartement de Claremont pour me procurer le sentiment d'échapper à la routine et d'y jouir d'une véritable intimité.

Après m'être risqué à prendre part à une exposition, je commençai à jouer avec l'idée qu'un jour j'abandonnerais l'enseignement et me consacrerai entièrement à la peinture ; mais une sorte de prudence innée – renforcée, sans nul doute, par les convictions de ma famille selon lesquelles un homme marié doit avoir un métier sûr – me retint. Après une nouvelle exposition dont le succès fut surprenant, à Observatory, à la fin de l'année dernière, plusieurs amis me suggérèrent l'idée que le temps était, n'est-ce pas, venu, de sauter le pas. Ils insistèrent beaucoup plus qu'ils ne l'avaient fait jusque-là. "Tu n'as pas d'enfants, argua mon ami Rudy, que j'ai rencontré pendant mes études à l'université du Cap. Ta femme est architecte et gagne assez pour assurer ses arrières. Autant que je sache, tu n'as pas de dettes, pas d'obligations financières auprès de ta famille ou de ton entourage, tu n'as pas l'intention de te lancer dans des investissements risqués, Lydia et toi êtes en pleine forme, vous allez à la salle de sport trois fois par semaine, il n'y a pas de maladies héréditaires dans votre famille : pourquoi, bon Dieu, ne te lances-tu pas ?"

Pourquoi, en effet, bon Dieu ?

L'influence de mon père ? Possible. Un homme prudent, le genre bien cadré, un homme au jugement très considéré – et, d'ailleurs, considérable –, qui a passé sa vie à échapper au souvenir de la Grande Dépression, laquelle avait ruiné sa famille et l'avait jetée dans les rues hostiles de Johannesburg. Un homme habitué à compter ses sous, à ne jamais prendre de risques inutiles, à ne jamais se porter garant pour

homme ou bête, à ne jamais emprunter, jamais acheter à crédit. Il me donna la plus grosse raclée de ma vie quand, à neuf ans, je m'éclipsai de la maison, un mercredi après-midi, alors que j'étais censé réviser un devoir de maths, pour aller à la fête foraine, où j'avais dépensé vingt cents de mon propre argent de poche pour monter sur la grande roue. Il ne me dissuada jamais de dessiner ou de peindre – en fait, il accrocha même un ou deux de mes tableaux dans son bureau gris et fonctionnel : du moment que je ne perdais pas de vue ce qui importait dans la vie et ne me consacrais pas à un divertissement tout compte fait frivole aux dépens d'un métier sérieux. Un métier sérieux n'était pas seulement une occupation qui rapportait un revenu régulier mais, de préférence, une occupation utile à mes frères de sang – les Afrikaners.

Il aurait sans doute vu d'un mauvais œil que je loue un atelier. Ç'aurait été pour lui franchir la limite entre un passe-temps inoffensif et un vice. Bien sûr, je ne le mis pas au courant. Très peu de gens l'étaient. Au début, je n'avais même pas partagé mon secret avec Lydia ; c'est en vérifiant les comptes de la maisonnée – une de ses attributions – qu'elle tomba sur la quittance de loyer de l'atelier et me demanda des explications. L'affaire suscita l'une des pires disputes de notre vie conjugale. Je fus outré par ses accusations – ainsi, je m'étais installé un nid d'amour, un antre de débauche ! Je me sentis humilié. Comme le jour où, quand j'avais treize ou quatorze ans, ma mère avait trouvé sous mon lit une boîte de lait concentré que j'avais chapardée dans le garde-manger et m'avait donné une belle raclée. Celle-ci ne suffisait pas en soi, elle tint à ce que le châtiment d'un crime aussi grave fût infligé sur mes fesses nues, en présence de mes trois jeunes frères et de mes deux sœurs, plus âgées que moi. Je n'oublierai jamais ce jour-là. Or Lydia raviva alors toute son intolérable humiliation.

Ce n'était pas tant la punition, le vol de lait concentré étant, certes, un crime punissable (quoique peut-être pas d'une manière aussi cruelle)... je détestai surtout la violation de mon intimité, la révélation publique, à mes yeux impardonnable. Toute ma vie, j'ai ressenti le besoin de posséder un espace privé, inviolable, où personne ne pourrait entrer. Jusque dans le mariage, j'en ai bien peur, j'ai toujours éprouvé le besoin de garder par-devers moi quelque chose que je ne partagerais jamais – avec quiconque et pas davantage avec ma moitié. Non que j'aie jamais essayé de tromper Lydia, ou souhaité le faire, mener une double existence, me lancer dans une passion clandestine ou une transaction financière douteuse. J'avais seulement *besoin* d'un espace physique et émotionnel qui me fût propre, et inaccessible au reste du monde. Peut-être tout simplement parce que j'avais grandi dans une famille nombreuse, au sein de laquelle l'intimité était un luxe. Je me rappelle que, souvent, le soir, je

m'endormais, mes couvertures serrées et remontées jusqu'au cou, persuadé que, dès que j'aurais fermé l'œil, quelqu'un (un frère, une sœur, un parent, un inconnu) s'insinuerait dans ma chambre et retirerait mes couvertures pour m'exposer à des regards voraces.

La découverte de Lydia mit longtemps à être assimilée. En fait, pendant plusieurs mois, je ne me rendis plus à l'atelier. Il n'était plus *mien*. Cela dit, en temps voulu, le besoin de dessiner et de peindre, ou celui, simplement, de sentir l'odeur de l'huile de lin, des toiles apprêtées et des pinceaux, redevint si impérieux que je dus y retourner. Par la suite, mon plaisir fut toujours légèrement moindre qu'il n'avait été, car Lydia prit l'habitude de venir m'y rendre visite à l'improviste, quand elle "passait dans le quartier" : elle prenait avec moi une tasse de café, un jus de fruits, un biscuit ou un carré de chocolat, quand ce n'était pas un verre de vin rouge. Notre relation était assez solide pour supporter la tension. Souvent, ses visites débouchaient sur de longues discussions à bâtons rompus – à propos de vacances imminentes ou tout juste passées, d'amis, de connaissances, des enfants d'autres couples, de viols, de meurtres, des scandales politiques qui faisaient la une alors – voire, de temps à autre, sur une petite séance d'amour physique impromptue et des plus satisfaisantes, à même le sol ou sur l'imposant canapé recouvert d'un tissu vert décoloré, taché de peinture, et puis, une fois, aussi, sur la longue table devant la fenêtre où je disposais mon matériel. Après ce genre de visite, il fallait immanquablement remettre de l'ordre ; comme Lydia a toujours été un as du rangement, elle insistait pour m'aider, alors que j'aurais préféré m'en charger moi-même, en temps voulu ; régulièrement, ce rangement dégénérât en un grand nettoyage de printemps qui me donnait l'impression d'être un naufragé sur une île déserte, abandonné dans un lieu tout à coup devenu étranger. Quand, en fin de compte, m'armant de courage, je reprenais mes pinceaux pour démarrer un autre tableau, chaque nouvelle aventure était, selon l'expression de T. S. Eliot, un nouveau départ et un nouveau genre d'échec. Au point que je songeai sérieusement à me trouver un nouvel atelier dans une autre banlieue, plus éloignée du Cap, Noordhoek ou Durbanville, peu importait, tant que personne et surtout pas Lydia ne pourrait m'y dénicher. Mais je ne pus supporter l'idée de risquer une autre découverte du pot aux roses, une nouvelle dispute avec Lydia.

Je tins donc ainsi, même si j'allai de moins en moins à l'atelier cet automne-là. Peut-être était-ce simplement le froid, après tout. Le *cottage* n'était pas chauffé, il n'y avait qu'une cheminée dans le salon, où je peignais la plupart du temps ; mais je n'aimais pas devoir nettoyer l'âtre après y avoir fait du feu.

J'étais empli, du moins est-ce ce que je crois aujourd'hui, du

sentiment que quelque chose m'échappait, s'amenuisait en moi. Dans un avenir plus ou moins proche, il me faudrait déménager. Autant retourner au modeste cagibi que j'avais utilisé, dans mon école, avant de m'installer au *cottage*. Mais ç'aurait été une forme de renoncement. Une mort, songeai-je avec un certain penchant pour le mélodrame, prématurée. C'est, en tout cas, ce que je ressentis à l'époque, ce fameux dimanche, en émergeant de mon cauchemar.

J'avais passé la plus grande partie de la journée à essayer de peindre – en vain. J'avais démarré deux ou trois peintures, mais effacé ce que j'avais peint ou tout simplement abandonné les toiles contre le mur. Ma mauvaise humeur découlait en partie du fait que je savais que, de toute manière, je devrais interrompre mon travail en fin d'après-midi. Nous avions des invités à dîner et Lydia m'attendait tôt avec les courses qu'elle m'avait demandé de faire le matin. Savoir que ma séance devrait être écourtée sans que soit mené à son terme son cours naturel me déstabilisait, nuisait à ma concentration et bridait mon imagination. Et puis, le souvenir du cauchemar persistait.

TROIS

En milieu d'après-midi, je réunis ce que je voulais remporter chez moi – ma veste en cuir, du courrier, un paquet de copies que j'avais eu l'intention de corriger pendant la journée, un carnet de croquis, trois vieux dessins que je voulais regarder pendant la soirée, dans l'espoir de trouver des idées pour mon prochain tableau, un cadre doré : je plaçai le tout sur le guéridon en bois de rose, à côté de la porte d'entrée. A partir de là, je me rappelle avec une acuité de détails exceptionnelle tout ce qui m'est arrivé, le moindre pas, comme si tout avait été enregistré par une caméra de surveillance.

Je dédaignai ma voiture, garée plus haut, aux environs de High Level Road : j'avais envie de marcher. Je n'avais pas loin à aller ; il suffisait de descendre la ruelle en pente jusqu'à la grand-rue et de tourner à gauche vers le petit supermarché. J'avais fait ce parcours un nombre incalculable de fois au fil des ans depuis que je venais au *cottage*, pourtant tout me parut étrange ce jour-là. Comme si les bâtiments n'avaient pas été réels mais des décors de théâtre, bidimensionnels, fragiles, en carton-pâte, comme s'il n'y avait rien eu derrière les façades : l'ancienne demeure édouardienne au portail vert retenu par un seul gond ; l'immeuble pseudo-*Jugendstil* au linge de toutes les couleurs qui pendait aux balcons, comme dans un tableau de Seurat ou de Monet ; les trois maisons "rénovées", sur la droite, tapies derrière de hautes grilles surmontées par un système d'alarme électrique ; le petit bâtiment carré aux fenêtres barricadées, dont des affiches annonçaient la démolition imminente ; la rangée de garages aux portes d'un marron uniformément pisseux ; et, plus près de la grand-rue, d'autres preuves de rénovation dans des façades retapées, ornées de faux pignons dans le style du Cap colonial, avec de ridicules cheminées toscanes. Les rues et les passants avaient l'air plus réels que les bâtiments : deux nounous noires et obèses poussant des bébés blancs dans leur poussette, l'une bleu marine, l'autre lie-de-vin ; une petite congrégation de *bergies* – des clochards –, se roulant des joints et buvant au goulot de bouteilles de Blue Train maladroitement planquées dans du papier journal ; deux jeunes en T-shirt et blue-jeans montant péniblement la pente, s'arrêtant tous les trois pas pour se bécoter et se caresser, le garçon avec une coiffure rasta et les pieds nus (ongles longs, noirs et cassés), la fille, ventre nu, l'empreinte d'une main sale à la hauteur du sein gauche ; un couple âgé descendant en sens inverse, en se dandinant, la femme avec un bouquet de

marguerites aux tiges ramollies et de delphiniums bleus plutôt fanés ; deux petites filles remontant la rue, visage maculé par deux grosses boules de glace rose dans un cornet. Les rues étaient sales, jonchées de cannettes de bière, de cartons vides de fast-food, de papiers paraffinés froissés, sans oublier les crottes de chiens et un vol de mouettes qui assaillaient un poisson mort.

Je descendis la grand-rue et me retrouvai au supermarché.

Une femme aux cheveux gras et raides me servit avec des mains dont les doigts, qui ressemblaient à des cosses de haricots cocos, étaient rongés jusqu'au sang.

“Merci, mon chou”, dit-elle sans lever les yeux.

Je pris les deux sacs en plastique et sortis du supermarché, plus morose encore qu'avant d'y entrer.

Remonter la côte, prendre à gauche le portail latéral, noir, qui aurait eu besoin d'une couche de peinture, contourner la grande demeure délabrée pour arriver au *cottage*.

Au moment même où je m'apprête à pousser la porte bleue, elle s'ouvre et une jeune femme mince sort sur l'étroite véranda. Sombre de peau, longs cheveux bouclés, les yeux les plus noirs que j'aie jamais vus. T-shirt et jean blanc, pieds nus.

“David !” s'exclame-t-elle en me passant le bras autour du cou pour me donner un baiser avec ses lèvres charnues et mouillées.

Je suis médusé. Je veux parler mais rien ne sort. Tout ce que je sais, c'est que je ne l'ai jamais vue, de ma vie.

Derrière elle, deux petits enfants, une fillette d'environ cinq ans et un garçon qui n'a certainement pas plus de trois ans, tous les deux noirs de peau et l'œil noir comme leur mère, accourent vers moi en poussant des hurlements de joie.

“Papa ! Papa !” couinent-ils d'une voix que l'excitation fait monter dans l'aigu.

QUATRE

L'intérieur ne ressemble en rien au *cottage* que j'ai quitté il y a moins d'une heure. Le guéridon en bois de rose à côté de la porte d'entrée n'a pas bougé mais ce qui était dessus a disparu : la veste en cuir, le courrier, les copies pas corrigées, le carnet d'esquisses, les dessins, le cadre doré. Je ne reconnais plus rien. Le mobilier, les tapis, les rideaux, les tableaux accrochés aux murs, rien. Même la disposition des lieux, autant que je puisse en juger. L'intérieur est beaucoup plus spacieux. Le vestibule se prolonge par un large couloir ponctué, de part et d'autre, de portes qui ouvrent sur des pièces que je ne reconnais pas. Le plafond me semble plus haut. Du vestibule, je vois, par une porte ouverte, un salon apparemment vaste, en désordre. Avec une grande cheminée victorienne que je n'avais jamais vue.

Par pur réflexe, je reviens en arrière pour vérifier l'extérieur de la porte d'entrée. C'est pourtant bien la porte bleue que j'ai peinte il y a six ans quand j'ai emménagé ici. Je reconnais un éclat de peinture en forme de tortue et deux égratignures parallèles juste au-dessous de la serrure.

“Que se passe-t-il ? s'enquiert la jeune femme en m'observant d'un air à la fois amusé et étonné. Tu as perdu ton chemin ou quoi ?”

J'ai envie de lui demander : “Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ?” Mais rien ne sort. Et puis les enfants se sont accrochés à moi, chacun à une jambe, réclamant que je les porte.

M'excusant, gêné, je pose par terre les sacs en plastique et me penche pour prendre les deux gamins, l'un après l'autre, d'abord la fille, ensuite le petit garçon. Ils me couvrent le visage de baisers. Je les repose un peu trop promptement.

“Pardonne-moi... Je... vrai... vraiment... je.

— Ah. Je suis contente que tu te sois rappelé d'acheter ça.”

La jeune mère prend les sacs et me tourne le dos pour rentrer dans la maison, avançant tout en douceur, pieds nus (on n'entend que le bruit sensuel, presque inaudible, de succion, que fait la douce plante de ses pieds sur les carreaux). Les enfants continuent de tirer sur mes jambes.

Puis, je l'entends qui m'appelle de l'intérieur : “David ! Où es-tu ?”

J'essaie d'avancer mais, avec deux enfants accrochés à mes basques, ce n'est pas facile.

Dans le couloir, je passe devant un guéridon ovale où traîne du courrier. Remarquant mon nom au passage, je m'arrête, sans réfléchir,

et jette un coup d'œil aux enveloppes : trois relevés de compte qui me sont adressés personnellement ; un carton d'invitation à une exposition avec mention du nom de la galerie au dos ; une lettre à l'adresse dactylographiée, destinée à *M. et Mme D. Le Roux* ; une enveloppe format A4, un catalogue, sans doute. Quand je la prends, une autre lettre tombe à terre. En me penchant pour la ramasser, je reconnais instantanément l'écriture. C'est celle de mon frère cadet ; il a l'habitude aussi louable qu'irritante de nous envoyer à tous, chaque semaine, une lettre photocopiée "pour maintenir les liens familiaux". Celle-ci est adressée à *David & Sarah Le Roux*.

Je contemple encore l'adresse lorsque la jeune mère m'appelle à nouveau depuis le fond du *cottage* : "David ? Que fais-tu donc ?"

Je m'éclaircis la gorge. Encore fasciné par l'enveloppe, cédant à une brusque envie irréfléchie, je l'appelle : "Sarah ?

— Je suis dans la cuisine.

— Mais où est...?"

Je me reprends et essaie de me diriger en suivant le son de sa voix.

La cuisine, de belles dimensions, est inondée de lumière. De toute évidence, elle a été rénovée récemment, bien qu'elle porte déjà les signes du genre de destruction et de dilapidation dont seuls sont capables les enfants en bas âge : carreaux de céramique fendus, empreintes de pieds boueux, feuilles de journaux en lambeaux jonchant le sol, œuvres d'art peintes avec les doigts désespérément accrochées à la porte du réfrigérateur, un bol en plastique rouge cassé, le contenu de la litière du chat et d'une gamelle éparpillé près de la porte du jardin.

Sarah, si c'est bien elle, vide les sacs en plastique sur une table de cuisine, ancienne, chaleureuse, au milieu de la pièce. Les enfants hurlent qu'ils veulent "voir, voir" : je les dépose donc tous deux sur la table dans le seul but de les faire taire. Je réussis certes à faire baisser les décibels, mais suis responsable de ce que les politiques appellent des "dommages collatéraux" lorsque le garçon, se débrouillant pour déchirer le sachet de sucre, répand une partie de son contenu sur la table et sur le carrelage.

"Tommie !" crie la jeune mère, fondant sur le sachet et réussissant à sauver les œufs, dont la boîte avait glissé dangereusement près du bord. "David ! crie-t-elle derechef. Pour l'amour du ciel, ne reste pas planté là. Aide-moi !"

Il nous faut un bon bout de temps pour tout déballer et déposer les enfants, qui protestent, sur un buffet à une distance respectable de la cuisinière.

"Eh bien !" finit-elle par lâcher, quelques mèches de ses cheveux bruns élégamment collées sur son front, l'une d'elles dessinant un joli accroche-cœur au-dessus du nez. Ses yeux noirs sont rieurs. "Au

moins, tu n'as rien oublié. Ça se fête ! Même si tu as ajouté du chocolat que je n'ai pas demandé." Elle brandit les tablettes d'un air accusateur. "Ça n'était pas sur ma liste.

— Je plaide coupable.

— Chocka, chocka ! hurle le petit garçon.

— Oui, s'il te plaît, ajoute la petite fille, avec un air angélique. On a été très gentils, papa. Et tu avais *promis*...

— Après le dîner !" déclare leur mère d'un ton conciliant mais ferme. Je suis frappé par l'aisance avec laquelle elle s'occupe d'eux et de son intérieur. Je suis fasciné par ses yeux très noirs, par sa crinière, par sa silhouette svelte : sa souplesse serait déjà admirable si elle n'avait que vingt ans, or elle doit avoir la trentaine bien entamée ; et par – oh que oui – ses jolis pieds fins. Le genre de femme, m'apparaît-il soudain, dont je serais facilement tombé amoureux. Si j'étais libre. Car tout le problème est là. Je ne suis *pas* libre. Si ce n'est que, dans cette situation bizarre, déroutante, tout semble sujet, soudain, à redéfinition.

Il doit y avoir une erreur. Je dois repartir d'ici avant de me retrouver dans une situation inextricable.

"Pardonne-moi, dis-je tout de go, je ne sais pas vraiment ce qui se passe mais je dois y aller.

— Aller où ? demande Sarah, manifestement surprise. Tu viens à peine de rentrer.

— J'ai oublié de verrouiller les portières de la voiture.

— On peut venir avec toi, papaaaa ? supplie la petite fille.

— Non, Emily, toi tu restes ici, ordonne sa mère. Tu peux m'aider à faire la sauce du poulet. Et, quand papa reviendra, il pourra te donner le bain."

Cris de joie – perçants.

Troublé, je m'éclipse et retourne vers le vestibule. Je prends le temps de bien vérifier les lieux. J'ai la gorge serrée. Quelque chose cloche éperdument. Sans doute existe-t-il une explication très simple à ce mystère – explication qui, hélas, pour l'heure, m'échappe.

Quand j'ouvre la porte d'entrée, une bourrasque d'un vent glacial me fait battre en retraite à l'intérieur. Instinctivement, j'avance la main vers le guéridon sur lequel j'ai laissé ma veste mais, bien sûr, elle n'est plus là. Contrarié, laissant la porte ouverte, je recule dans le couloir. Revenu aux abords de la cuisine, j'appelle la jeune femme : "Sarah, où est ma veste en cuir ?"

Elle passe la tête par la porte de la cuisine. "Qu'est-ce que tu cherches ?

— Ma veste en cuir."

Un froncement entre ses yeux foncés : "Quelle veste en cuir ?

— Je l'ai laissée près de la porte d'entrée quand je suis sorti.

— Tu n’as pas de veste en cuir, David.

— Mais je...”

Elle vient à moi. “Es-tu sûr que tout va bien, chéri ?

— Bien sûr. C’est simplement que... c’est simplement que... Peu importe, dis-je en poussant un soupir. J’essaierai de régler ça.” Même si, pour l’instant, je n’ai pas la moindre idée de la façon dont je devrai m’y prendre.

Quand je me retourne, depuis le vestibule, elle est encore à la porte de la cuisine : elle me dévisage, d’un regard étonné et inquiet à la fois, une main passée dans sa crinière hirsute. J’éprouve le désir de retourner jusqu’à elle, de la rassurer et, peut-être – pensée absurde ! –, de la prendre dans mes bras pour la réconforter. Mais comment pourrais-je oser ? C’est la première fois que je rencontre cette charmante créature.

Derrière elle, je vois les enfants, leurs petits visages empressés. Tommie se penche en avant comme pour se préparer à faire le poirier. Emily tend vers moi sa menotte, doigts écartés en étoile. Tous deux semblent figés dans leurs attitudes respectives.

Sortant dans la bourrasque, je referme la porte bleue.

Ma voiture est bien là où je l’ai garée en début d’après-midi, dans une rue adjacente, en contrebas de High Level Road. Par pur automatisme, je me glisse sur le siège du conducteur, ferme la portière et prends le chemin de l’appartement.

CINQ

La nuit tombe lorsque le gigantesque immeuble de Claremont dresse sa silhouette menaçante devant moi. Je ne l'avais jamais remarqué mais, aujourd'hui, je suis frappé par sa ressemblance avec *La Tour de Babel* de Bruegel – sauf que notre immeuble ne menace pas ruine. Il est immense, massif, d'une modernité arrogante, avec son empilement d'étages, ses entrées béantes verre et chrome aux quatre angles. Comme des files de voitures font la queue pour entrer (ce qui est inhabituel pour un dimanche), je vais me garer à l'extérieur du complexe, dans une petite rue adjacente, à une centaine de mètres.

Je rejoins rapidement mon entrée à l'angle nord-ouest et me dirige vers l'ascenseur. Le hall me paraît plus sombre que d'ordinaire, ce qui explique peut-être pourquoi je me retrouve dans un ascenseur que je ne reconnais pas. Sur le tableau des étages ne figurent que des nombres pairs. Il est curieux que je ne l'aie jamais remarqué. D'un haussement d'épaules, je néglige ce détail. Au lieu de monter directement au treizième, je m'arrêterai au douzième, duquel je pourrai aisément grimper une volée de marches, voilà tout. Si ce n'est que, pour Dieu sait quelle raison, au douzième se trouve bien un escalier, mais un escalier qui redescend, pas un escalier qui monte aux étages supérieurs.

Après avoir hésité, je me résous, en rogne, à reprendre l'ascenseur et à monter jusqu'au quatorzième, d'où je pourrai sans doute redescendre. Mais cet ascenseur ne monte pas plus haut que le douzième.

Je n'ai donc guère d'autre solution que de redescendre au rez-de-chaussée et de prendre un autre ascenseur. Or, mon ascenseur ne s'arrête pas au rez-de-chaussée, il continue jusqu'au sous-sol ! Ravalant mon irritation croissante, arrivé à destination, je sors. Mais, au sous-sol, toutes les lumières semblent avoir sauté et, sans rien y voir, je me mets en quête, à tâtons, d'un autre ascenseur. Je ne m'y retrouve absolument pas et dois ramper en suivant le mur, dans l'espoir de trouver une issue.

Après une heure, au bas mot, je découvre enfin un interstice dans les ténèbres. Une cage d'escalier ? Mais non, il n'y a pas d'escalier, ni pour monter ni pour descendre. D'après ce que je peux distinguer (mais comment vraiment savoir dans ces ténèbres de catacombes ?), ce n'est qu'un trou béant. Qu'en sais-je, il pourrait mener aux entrailles de la terre ! Meticuleusement, je me remets à palper le mur,

centimètre par centimètre. Sans nul doute, si je continue ainsi, en gardant le mur toujours à ma gauche, je ne peux qu'arriver quelque part.

Soudain, trébuchant sur ce qui paraît être une grosse boîte, je manque tomber.

Entre les dents : "Merde !"

Je m'assois par terre. Pas besoin de m'énerver. Il y a une explication rationnelle à tout. Je me trouve dans un immeuble ultramoderne : sa construction doit bien suivre une certaine logique ! Aucune raison de perdre mon sang-froid. Aucune raison, par-dessus tout, d'hyperventiler, ainsi que mon corps menace de le faire. Respire profondément, compte jusqu'à dix – et recommence.

Une autre heure s'écoule : cette fois-ci, je me rappelle de vérifier sur le cadran lumineux de ma montre. Et c'est alors que je trébuche à nouveau sur un objet. Une grosse boîte.

Pourrait-ce être la même que la première fois ? Si c'est le cas, c'est que j'ai fait un tour complet sans passer devant une ouverture, un renfoncement, et certainement pas devant un escalier ou un ascenseur !

La panique me serre la gorge. J'ai le front trempé de sueur.

Si seulement j'avais un portable ! C'est, hélas, un pan de la technologie moderne auquel je suis resté imperméable. (Combien de fois Lydia ne s'est-elle pas moquée de moi !)

Calme-toi. Prends les choses posément. Compte jusqu'à cent.

Or, sans raison apparente, en tâtonnant avec le pied, je trouve un escalier qui remonte vers le rez-de-chaussée. Comment ai-je pu le manquer lors de mes deux premiers passages ? Peu importe. Ce qui compte, c'est de l'avoir enfin trouvé. Je serai bientôt sorti d'ici et en chemin vers Lydia, qui trouvera ma mésaventure fort divertissante. Ces derniers mois, elle me taquine volontiers : elle trouve que je vieillis beaucoup plus vite qu'elle.

Je continue l'ascension pendant un temps infini. Il est impossible que cette volée ne monte qu'au rez-de-chaussée ! Je me mets à compter les marches. Après cent cinquante, j'arrête. Tout cela est ridicule.

Que faire ? Redescendre ? Certainement pas.

Je continue donc. Encore cent marches.

Et puis, soudain, dans un angle, je perçois une lueur. Elle croît. Ma respiration, qui sort désormais en halètements malsains, me brûle la gorge.

La lumière continue de croître. Après avoir titubé pendant une nouvelle éternité, je me retrouve au rez-de-chaussée, dans le hall d'entrée de l'immeuble que je connais si bien ! Cette histoire d'ascenseurs et d'escaliers n'est sans doute qu'un mauvais rêve.

J'essaie de me rassurer : sans doute ai-je perdu connaissance pendant un moment et manqué plusieurs repères cruciaux en chemin. Peut-être ne serait-il pas inutile de faire un bilan médical la semaine prochaine... *si* nous sommes encore dimanche après-midi ? Je regarde ma montre. Arrêtée !

Du moins suis-je rassuré de me retrouver dans notre entrée. Sur la droite, la rangée d'ascenseurs. Quatre.

J'entre dans le premier, prenant soin d'empêcher la porte de se refermer tant que je n'ai pas consulté le panneau des étages : 2 – 4 – 6 – 8 – 10 – 12... et ainsi de suite jusqu'à 20.

Je n'ai pas l'intention de répéter mon erreur.

Je me dirige vers le deuxième ascenseur. Nombres impairs, cette fois, mais ils s'arrêtent à 9 avant de grimper à 19.

Le troisième ascenseur affiche de nouveau les nombres pairs.

A la poignée du quatrième pend un petit carton blanc sur lequel a été griffonné : *Hors service*.

Lequel, donc ?

Naturellement, il reste l'escalier. Mais l'idée de grimper treize volées ne me tente guère. Surtout pas après ce que j'ai subi en voulant remonter à pied du sous-sol.

Reste calme, veux-tu ? Réfléchis. Réfléchis, David. Réfléchis. *Cogito ergo sum*, ou je ne sais quoi.

Il me faut un bon moment avant de penser que je pourrais, tout simplement, m'être trompé d'entrée. Je suis peut-être à l'entrée sud-est, pas à l'entrée nord-ouest. Je n'ai jamais commis cette erreur mais il y a un début à tout, n'est-ce pas ?

N'est-ce pas ? Ce n'est pas vrai ?

Je ressors. La brise matinale caresse mon visage brûlant, palpitations aux tempes.

Je lève les yeux. Vu de cet angle, l'immeuble ne ressemble absolument pas à ce que je vois d'ordinaire depuis mon entrée habituelle.

Profondément soulagé, mais sans que se dissipe pour autant le soupçon d'un doute, d'un malaise, dans un recoin enfoui de mon cerveau, je longe le mur extérieur de l'immense complexe jusqu'au prochain angle, où apparaît en effet l'inscription *nord-est*. Je pénètre dans le hall d'entrée abondamment éclairé.

Instantanément, je reconnais mon environnement quotidien. Mais oui, bien sûr, c'est là que j'aurais dû entrer d'abord !

J'ai perdu un temps considérable. Curieusement, mes premières pensées ne vont pas à Lydia, qui, à l'heure qu'il est, doit être folle d'inquiétude, car je suis un époux consciencieux et ponctuel, très prévisible. Hormis une seule décision impulsive, il y a des années de cela, quand j'ai refusé l'invitation que me faisait Embeth de quitter le

pays avec elle, le calcul et la préméditation ont toujours régi mon existence. La personne pour qui je m'inquiète est la jeune inconnue de couleur, Sarah, derrière la porte bleue. Elle doit s'inquiéter. Sans parler des enfants. Tommie, avec son cheveu sur la langue, et Emily, avec son sourire grave et ses longues tresses.

Je me hâte de rejoindre le mur des ascenseurs. Cette fois, je n'hésite pas en ouvrant la porte du premier, celui que j'emprunte toujours.

Le panneau des étages m'est familier, il est rassurant : 1 – 2 – 3 – 4 – 5 – 6 – 7 – 8 – 9 – 10 – 11 – 12 – 13...

J'entre et j'appuie sur le bouton du treizième.

L'ascenseur grimpe à une vitesse qui me paraît anormale. Il me faut poser la main sur la barre d'appui afin de ne pas perdre l'équilibre. Dans la glace au verre marbré, je vois mon visage, tache pâle dans la pénombre. Il semble désincarné. A dire vrai, je ne me reconnais pas.

Au bout de quelques secondes à peine, je constate que quelque chose, encore, ne va pas. De toute évidence, l'ascenseur monte trop haut. Je vérifie les boutons d'étage. Ils ont changé depuis le rez-de-chaussée : la série de numéros s'est faite aléatoire : 3 – 7 – 8 – 11 – 15 – 19 – 20. Au vingtième étage, l'ascenseur s'arrête avec un soubresaut – mais la porte ne s'ouvre pas.

J'appuie sur le bouton avec la flèche qui pointe vers le bas mais rien ne se passe. Quand j'essaie le bouton du quinzième, l'ascenseur se remet en marche mais il dépasse sans s'arrêter l'étage en question et, une fois de plus, ne s'immobilise qu'à la fin programmée de sa course, au rez-de-chaussée. Où la porte reste résolument fermée.

Le vingtième ? L'ascenseur fuse jusqu'au sommet, où il s'immobilise sans que la porte s'ouvre. J'appuie encore une fois sur le bouton de descente : l'ascenseur s'arrête au quinzième et, cette fois, la porte s'ouvre.

Poussant un soupir de soulagement, je sors vite et emprunte l'escalier pour rejoindre le treizième. Mais, bien que l'étage où j'étais arrivé ait été nettement indiqué comme étant le quinzième, et le suivant le quatorzième, il n'y a pas de treizième : je parviens directement au neuvième.

A ma grande surprise – bien que je m'attende à tout, désormais –, le reste de la série est normal et, en temps voulu, je me retrouve une fois de plus au rez-de-chaussée.

Et si j'essayais le deuxième ascenseur ? Ça ne peut pas faire de mal.

Bien qu'il y ait de nombreux boutons, sur aucun n'est inscrit le moindre chiffre.

Je me dirige vers le troisième ascenseur. Dans celui-ci, tous les boutons indiquent : 20.

Comme dans le premier hall d'entrée, sur le quatrième ascenseur est indiquée la mention *Hors service*.

Plus déterminé que jamais, je quitte cette entrée d'immeuble monstrueuse et me dirige vers la troisième – l'entrée sud-est.

Je n'y trouve pas le moindre ascenseur sur lequel figureraient les nombres souhaités.

Dans l'entrée sud-ouest, enfin, je tombe sur un vieillard cacochyme, entièrement chauve, avec une barbe emmêlée comme un nid de corbeau. Il paraît s'intéresser beaucoup à mes mouvements, ce qui m'inquiète assez pour que je prenne la précaution de lui demander :

“Pardonnez-moi... je dois monter au treizième. Vous pourriez m'indiquer comment je pourrais...?”

— Prenez l'ascenseur, balbutie-t-il. Appuyez sur le bouton où il y a marqué 13.”

Je vais jusqu'au premier ascenseur mais, en ouvrant la porte, j'hésite soudain. Une fois n'est pas coutume, son panneau des étages paraît défectueux : sur les boutons ne figurent pas de chiffres mais les lettres de l'alphabet.

Un instant, j'hésite. Puis je vais retrouver le Vieux Marin.

“Est-ce que ça fait une différence quel ascenseur je prends ?

— A moi, ça ne me fait ni chaud ni froid.

— Vaudrait-il mieux que j'attende ?

— C'est vous qui choisissez ! (Ai-je décelé du sarcasme dans le ton ?)

— Mais je dois monter au treizième !

— Pourquoi ?

— Parce que c'est là que j'habite.

— Première nouvelle.

— Ecoutez.” Je fournis un gros effort pour rester calme mais je sens ma mâchoire se raidir et la sueur, salée, me pique les yeux. “Il se passe quelque chose de bizarre. Mais tout ce que je veux, c'est rentrer chez moi.

— C'est le cas de tout le monde, vous croyez pas ?

— Pour l'amour de Dieu ! (Je me retiens avec le plus grand mal.) Est-ce que vous pourriez me dire... *je vous en prie* !... comment je peux faire pour monter au treizième ?

— Soyez patient. Attendez, comme tout le monde.

— Mais combien de temps !?”

Le vieillard hausse ses épaules décharnées. Son visage s'est sensiblement fripé depuis mon arrivée. “J'attends ici depuis l'âge de huit ans, dit-il avec un soupir résigné. Cela dit, vous aurez peut-être de la chance, vous.”

Le cœur lourd, les pieds en compote, je quitte le bâtiment. Une fois dehors, je lève les yeux vers les rangées interminables de fenêtres. Naguère, je distinguais les nôtres sans problème mais, ce soir, je ne suis plus certain de rien. Quelque part, tout là-haut, Lydia doit

m'attendre. Ou bien...?

J'éprouve l'horrible sensation que je l'ai laissée tomber. Je ne l'ai trahie qu'une seule fois dans ma vie. Aujourd'hui, c'est différent, bien sûr. Mais n'est-ce pas le même abandon, la même lâcheté ?

Depuis combien de temps suis-je ici ? Accusatrices, les aiguilles de ma montre continuent de marquer sept heures moins dix. Mais je suis convaincu qu'il est plus de minuit. Qu'est-il arrivé entre-temps dans le *cottage* à la porte bleue ? Les enfants attendent-ils encore que je leur fasse prendre le bain ou Sarah a-t-elle pris en charge les tâches qui me sont imparties ? Pourquoi cette pensée me plonge-t-elle dans des abîmes de culpabilité, comme si ces enfants-là, aussi, je les avais abandonnés ? Je n'ai rien à voir avec eux, pourtant, n'est-ce pas ?

Et leur jeune mère, Sarah ?

Pourquoi le fait de penser à elle devrait-il me perturber, tout à coup ? Je ne la connais même pas. Bien qu'elle semble, elle, parfaitement me connaître. A supposer que, d'une façon que je n'ai aucun espoir de jamais pouvoir saisir, elle me prenne vraiment pour son mari ? Je me rappelle le contact charnu et mouillé de ses lèvres sur les miennes ; ses yeux noirs ; ses mouvements, la fermeté de ses fesses quand elle remontait le couloir ; le bruit de succion de ses pieds nus sur le carrelage. Malgré moi, je sens mon pas fatigué s'accélérer quand je me dirige vers ma voiture. Si elle est encore là. Si elle a jamais été là. Si, moi-même, je suis bien là.

SIX

A l'instant où la porte bleue s'ouvre, où j'entre dans le *cottage*, je les retrouve dans la position, la pose qu'ils avaient quand je les ai quittés : Sarah qui se passe la main dans les cheveux, Tommie penché en avant, prêt à faire le poirier, la petite Emily tendant sa menotte vers moi. Comme s'il ne s'était pas écoulé une seconde depuis que j'ai refermé la porte. C'est une sensation très dérangement mais je suis apparemment le seul à la trouver bizarre.

“Si tu leur fais prendre le bain, déclare Sarah, je pourrai continuer à préparer le repas. J'ai déjà mis leurs pyjamas dans la salle de bains.

— Oui.” J'ai acquiescé humblement car je suis une fois de plus désarçonné par le fait que l'endroit me reste absolument étranger, comme ses occupants ou la situation dans laquelle je me trouve. Mais, depuis que me voilà exclu de mon appartement, il me semble que je n'ai guère le choix, non ? C'est curieux mais il est rassurant d'être accepté ici sans plus de façons. Peut-être l'étrangeté ne se trouve-t-elle pas dans ce lieu mais en moi-même. Peut-être ai-je momentanément perdu pied. Bientôt, qui sait, tout rentrera dans l'ordre. Mieux vaut ne pas montrer à quel point je suis perdu.

“On joue à qui arrive le premier à la salle de bains ?” Avant de les suivre, je laisse les enfants détalier en lançant des criaillements de joie.

Dans la salle de bains, que je découvre après avoir obliqué dans un second couloir plus modeste, la baignoire attend, ainsi que de grandes serviettes blanches et moelleuses, posées sur une table près du w.-c. Les enfants sont déjà à moitié nus. En un clin d'œil, ils se retrouvent à barboter, leurs petits corps aussi lisses que des bébés phoques. Quelques coups dans l'eau et la moitié de la salle de bains est inondée.

“Attention à ce que vous faites !

— Viens dans l'eau avec nous, papaaa, ordonne Emily.

— Ven, ven”, me presse Tommie.

Je prends la précaution de fermer la porte avant de me dévêtir. Mes doigts sont engourdis par la gêne mais les enfants ne semblent rien remarquer d'anormal ; bientôt, à mon tour, je me glisse dans le bain. Heureusement, il flotte à la surface de l'eau tellement de jouets de toutes sortes que je n'ai aucun mal à cacher ma nudité. Mais je tiens à être séché et habillé avant que leur mère apparaisse et je me débarbouille à la va-vite, avant de les laver, eux aussi – ce qui n'est pas facile, car ils gigotent comme des anguilles et m'éclaboussent.

Même une fois que je suis sorti du bain et habillé, ils continuent de

requérir toute mon attention. Tommie veut me montrer des coupures et des blessures imaginaires qu'il a aux genoux et aux orteils, que je dois embrasser et caresser avant qu'il me laisse aller. Emily, quant à elle, réussit à mouiller ses longs cheveux pour m'obliger à les lui frotter et les lui sécher avant d'accepter de retourner à ses jeux avec un canard jaune et une Barbie en partie démantibulée.

Il me faut beaucoup plaider et faire des promesses intenables pour arriver à les faire sortir du bain. Tommie est tellement occupé à ramasser ses bateaux, ses poissons et ses voitures que je dois rassembler toute mon énergie pour le sécher et lui faire enfiler son pyjama aux couleurs vives. Sans plus de façons, il prend la poudre d'escampette. Puis c'est le tour d'Emily.

“Je suis sûr que tu peux te sécher toute seule”, dis-je en la soulevant pour la reposer sur l'unique morceau de carrelage encore sec.

Elle secoue la tête énergiquement : “Non, je peux pas, répond-elle. Toi, tu me sèches.

— Alors, reste tranquille.

— Tu dois me mettre sur la table.”

Poussant un soupir, je la soulève et la mets debout sur la table où les serviettes étaient posées. Mais, après une brève séance de tapotements et de frottages, elle tient absolument à s'allonger sur le dos.

“Tu m'as pas fait faire le papillon, dit-elle, bras et jambes écartés, une expression de bonheur moqueur sur son petit minois.

— Je suis certain que tu es assez grande pour le faire toute seule.

— Mais c'est toi qui me le fais faire *tout le temps*.”

Et ce n'est qu'après que je me suis occupé avec amour du gentil petit papillon qu'elle consent à ce que je l'habille, sans arrêter de contrarier avec exubérance chacun de mes gestes.

Quand j'ai eu à m'y reprendre inmanquablement à plusieurs fois pour réussir à boutonner chacun de ses boutons, que j'ai séché ses longs cheveux noirs à l'aide d'une serviette propre et qu'elle se retrouve toute parfumée et la peau luisante, elle me prend par la main et m'entraîne dans leur chambre, qui donne sur le couloir principal ; Tommie est perché sur son petit lit bleu, accaparé par un jeu ronronnant de voitures et de trains.

“Maintenant, l'histoire ! exige Emily en se blottissant dans son petit lit rouge.

— Quelle histoire ?

— Tu le sais bien. Celle des trois petits hommes.

— Où est le livre ?

— Elle n'est pas dans le livre, bêta, dit-elle en riant. C'est *ton* histoire.”

Pendant un instant, je reste sans voix. Et puis j'essaie de biaiser : “Je

vais te dire quelque chose... ce soir, c'est *vous* qui allez me raconter l'histoire des trois petits hommes. Tommie et toi pouvez la raconter à tour de rôle pour voir qui la connaît le mieux. C'est d'accord ?”

Ils n'acceptent qu'après mûre réflexion.

C'est Emily qui commence : “Il était une fois une maison blanche tout en longueur. Dans cette maison vivaient trois petits hommes. Un petit homme rouge, un petit homme bleu et un petit homme jaune...”

J'éprouve une sensation étrange – il me semble entendre l'écho d'un passé très lointain. Cette histoire a bercé mon enfance, mon père nous la racontait ; mais il y a des années que je ne l'ai pas entendue et je ne suis pas certain de m'en souvenir correctement. Néanmoins, je souhaite que la petite fille continue, et j'ai l'impression que le conte m'entraîne dans ses propres replis, comme si je pénétrais dans un lieu que j'aurais oublié et dont je découvrirais peu à peu qu'il est mien.

“Le petit homme rouge dort dans un petit lit rouge, dit Emily.

— Un petit lit bleu, corrige Tommie.

— Un lit rouge.

— Un lit bleu.

— Un lit rouge, idiot.”

J'interviens doucement : “Tommie, je crois qu'ils ne sont mélangés que plus tard dans l'histoire.

— Un lit bleu ! crie-t-il en s'asseyant dans son lit. Comme moi.

— Rouge.

— Bleu.”

Je tente de proposer : “Voyons ce qui arrive s'il est rouge.

— Non, bleu, papa.”

C'est alors que Sarah entre. Elle semble amusée, mais lasse.

“Vous en êtes où ? demande-t-elle depuis la porte.

— Ce soir, c'est notre tour de raconter l'histoire, dit Emily. Mais Tommie n'arrête pas de la changer parce qu'il est bête.

— C'est toi qui es bête !

— Laisse Tommie essayer, Emily, suggère Sarah. On verra bien ce qui arrive dans son histoire à lui.

— Elle ne sera pas comme il faut ! s'insurge la petite fille, toute rouge d'indignation.

— Les histoires ne sont pas forcément toujours pareilles, explique Sarah. C'est bien de ne pas savoir ce qui va arriver.

— Mais moi je *veux* savoir.

— Pourquoi ne pas entendre la façon dont Tommie la raconte ? Ensuite, tu pourras la raconter à ta façon, puis papa la racontera à sa façon.” Sarah arbore un sourire espiègle. “Ensuite, on pourra voter et dire quelle histoire on préfère.

— Qu'est-ce que c'est, *voter* ? demande Tommie.

— C'est rouge avec des points jaunes, répond Emily. Et ça te mange

si t'écoutes pas correctement.

— Ma... maaaaan ! gémit Tommie.

— D'accord, raconte-nous l'histoire des lits", se hâte de lui concéder Sarah.

Avant qu'Emily puisse l'interrompre, il se lance dans son récit avec une arrogance malicieuse : "Le petit homme rouge dormait dans un petit lit rouge, le petit homme jaune dormait dans un petit lit jaune et le petit homme bleu, il dormait dans un petit lit bleu..."

Emily prend la relève et l'histoire suit son cours, remontant peu à peu des abîmes de mon enfance : les petits hommes qui construisent un bateau et le tirent jusqu'au rivage ; le dauphin qui arrive pour les emmener de l'autre côté de la mer, où ils rendent visite à une petite femme orange, une petite femme verte et une petite femme violette dans une petite maison ronde et noire ; et puis le dauphin qui les ramène chez eux ; dans l'obscurité, fatigués après une longue journée, ils s'effondrent sur les lits sans vérifier lequel – le petit homme rouge dans le lit jaune, le petit homme jaune dans le lit bleu et le petit homme bleu dans le lit rouge –, ce pourquoi ils ne peuvent trouver le sommeil ; jusqu'à ce que l'un d'eux songe à allumer la lumière et qu'ils découvrent alors leur méprise, après quoi chacun grimpe dans son lit attitré et tous dorment sur leurs deux oreilles jusqu'au matin.

"Bien", dit Sarah en se levant d'un bond. Elle borde les enfants et les embrasse. "Maintenant, chacun dort profondément dans son petit lit, dit-elle gaiement, et, après le dîner, papa et moi, nous irons dormir dans notre lit et puis nous vivrons tous heureux ensemble dans notre petit *cottage*."

SEPT

Si tout pouvait être aussi simple ! Voilà ce que je pense en quittant les enfants qui tombent de sommeil, pour me rendre à la salle à manger. J'éprouve une certaine appréhension. Comment allons-nous nous sortir de cette mauvaise passe ? La simple idée de m'allonger près de cette somptueuse créature me tétanise. Comment pourrais-je faire ça ? Ce n'est pas seulement l'idée de trahir Lydia qui me perturbe, mais celle, aussi – ai-je le choix en la matière ? –, que je pourrais profiter de Sarah. J'ai pris au moins une décision téméraire dans ma vie, quand j'ai tourné le dos à Embeth ; je ne suis pas sûr de pouvoir commettre une autre erreur de cet acabit en couchant avec Sarah.

D'un autre côté, comment pourrais-je “profiter” d'elle si, à ses yeux, je suis son époux légitime, le père de ses enfants ? Ce n'est pas moi qui la trompe. C'est peut-être moi qui suis trompé. Pour autant que je le sache, je peux me tromper moi-même, être victime d'une hallucination : tout ceci ne pourrait être qu'un rêve. Ses deux enfants pourraient ne pas avoir plus de réalité que les petites filles blondes à l'arrière du camion de mon cauchemar.

Sarah a préparé un délicieux plat au poulet, avec beaucoup d'ail, selon la recette que je préfère, accompagné d'une grosse salade aux noix.

“Ça a l'air délicieux. Tu n'aurais pas dû te donner tant de mal.

— Je sais que tu as eu une journée difficile, répond-elle en s'asseyant. J'ai pensé que tu méritais que je fasse un effort.

— Et si je débouchais une bouteille de vin ?

— Oh oui, volontiers.

— Rouge ou blanc ?

— Voilà une drôle de question ! Tu sais bien que je ne bois jamais de blanc.

— Qui sait ! Tu me surprends toujours.

— Et toi donc, répond-elle avec un sourire. Ces bougies dans la chambre, hier soir...”

Je dois prendre sur moi pour garder mon sang-froid.

“Je ne l'aurais pas fait si je n'avais pas pensé que tu le méritais.” Et d'ajouter, comme pour goûter son nom au bout de la langue : “Sarah.

— Pourquoi prononces-tu mon nom de cette drôle de façon ?

— Quelle drôle de façon ?

— Je ne sais pas trop... Comme si tu ne le prononçais pas tous les jours.

— Je ne crois pas que je m’y habituerai vraiment un jour.

— David !”

Je lève les yeux depuis l’endroit où j’essaie de déboucher la bouteille de vin, sur le plan de travail derrière la table. “Quoi ?

— Tu n’aurais pas une aventure, par hasard ?

— Une aventure !?” Je manque lâcher le tire-bouchon. “Bien sûr que non. Absolument pas. Qu’est-ce qui te fait poser une question aussi bizarre ?

— C’est toi qui es un peu... bizarre.” Sarah me regarde droit dans les yeux. “Depuis que tu es rentré cet après-midi. Comme si tu n’osais pas vraiment croiser mon regard.

— J’ai bataillé avec ma peinture aujourd’hui, sans grand résultat.

— Pourtant, hier, tu disais que tout allait bien, que tu avais avancé comme tu voulais.

— Hier, c’était hier.

— Tu as toujours réponse à tout, hein ?

— Goûte le vin”, dis-je d’un coup, en lui tendant le verre que je lui ai versé.

Elle lâche un petit soupir, goûte le vin et sourit. Mais des ombres continuent d’assombrir son regard : tristesse, désillusion. Un regard en partie accusateur. Plus aussi franchement juvénile.

“Je t’en prie, dis-je, ne me regarde pas comme ça.

— Passe-moi ton assiette”, dit-elle tranquillement. Avant d’ajouter après un silence : “J’ai eu, moi aussi, une journée difficile.

— Que s’est-il passé ?

— Rien de spécial. Les enfants...” Elle me tend mon assiette, prend une aile pour elle.

“Ils sont tellement adorables, pourtant !

— Je le sais. C’est ce qui complique tout, d’ailleurs. Je les adore, David. Mais ils ne m’en empêchent pas moins de faire ce que je veux vraiment. Tu dois bien comprendre ça, toi, non ? Tu as eu le cran d’abandonner l’enseignement et de te consacrer à la peinture à plein temps. Alors que moi...”

J’ignore ce qu’elle fait dans la vie. Et je n’ose pas, bien sûr, lui demander d’éclairer ma lanterne. S’ensuit un silence pendant lequel elle garde le regard baissé sur son assiette. Puis elle relève la tête, d’un mouvement rapide, nerveux : sa longue chevelure noire comme entraînée par la force centrifuge. “Tu te rappelles tous les rêves que nous faisons ? Est-ce ça que nous espérions tant ?

— Nous ne nous débrouillons pas si mal, non ? Il y a quelques années encore, nous n’aurions même pas pu nous marier. Nous aurions pu finir en prison. Maintenant, nous pouvons mener ensemble une vie normale.

— Je suppose que ça dépend de ce qu’on appelle « normale ».”

Une idée parfaitement perverse me traverse l'esprit : si nous nous querellons maintenant et nous couchons pleins de ressentiment et de rage non résolue, il est possible que je ne sois pas obligé de lui faire l'amour. Est-ce ce que je veux ?

Instantanément, quelque chose, en moi, se rebelle. Où ai-je la tête ? Comment puis-je être en train d'essayer de rejeter une telle occasion ?

(Tu l'as rejetée une fois déjà, se moque une voix intérieure.)

Et Lydia, alors ?

“Soyons raisonnables, Sarah, dis-je posément.

— Seigneur, ça te ressemble *tellement* ! lâche-t-elle dans un accès de colère non dissimulée. Tu es toujours tellement *raisonnable*. Et si la vie n'était pas *faite* pour être raisonnable ? La vie, on doit la vivre, pas la discuter, pas la penser ! Quand nous nous sommes rencontrés, tant de choses n'étaient pas raisonnables. L'amour. La joie. La folie.”

Je pâlis au souvenir de paroles terriblement similaires, prononcées, jadis, avec la même passion, par une autre voix. Il y a... *seize ans*, à peine ? C'était dans un autre monde, une autre vie. (Dans un autre pays ; sans compter que cette autre femme est morte depuis.)

Je tente : “Nous avons des enfants maintenant. Des responsabilités. Nous n'avons plus le même âge, non plus.

— Nous ne sommes pas encore vieux ! Pour l'amour de Dieu, David, tu as quarante-quatre ans ! J'en ai trente-neuf. Nous avons encore la vie devant nous.” Un long soupir, frémissant. “Est-ce que tu comprends ça ?”

“Je tends la main par-dessus la table : “Bien sûr.

— Tu accepteras de m'aider ?

— Naturellement.”

Elle me serre la main. “Promis ?

— Promis.”

Il suffit de pas grand-chose, n'est-ce pas ? Mais comment pourrais-je être à la hauteur ? Je viens de me lier à une femme que je n'avais jamais vue jusqu'alors. Une femme jeune, très belle, très passionnée, qui, à l'instant même, me tient la main – et que, en me réveillant demain matin, je ne retrouverai peut-être pas à mes côtés.

Entre-temps, toutefois, nous devons passer cette nuit ensemble. Une nuit qui pourrait tourner au cauchemar.

Ou pas... ?

“Je suis fatiguée, dit-elle, quasiment dans un murmure. Je vais me coucher. Tu veux bien ranger ?

— Bien sûr.”

Elle repousse sa chaise pour se lever. “Ne reste pas trop longtemps”, dit-elle d'une voix où persistent des ombres aussi profondes que la nuit. Elle se penche pour déposer un baiser sur ma joue.

Je pense : *Non*. Avec conviction.

HUIT

Quand j'arriverai dans la chambre, elle sera déjà couchée, allongée sur le côté ; elle lira, le dos tourné, sa silhouette dessinée par le drap, une épaule lisse et brune exposée aux regards.

Mais, avant cela, je dois affronter une véritable course d'obstacles. D'abord, la salle de bains. Par pur réflexe, je me dirige vers celle où j'ai fait prendre leur bain aux enfants mais il m'apparaît instantanément qu'elle leur est réservée et, peut-être, au cas échéant, à des hôtes éventuels. Jouant à colin-maillard, je dois avancer à tâtons dans le couloir car les lumières sont éteintes, dépasser la chambre où les enfants ont été bordés pour la nuit, vers une lueur, à mi-distance sur la gauche. De la porte qui donne sur le couloir, j'en vois une autre dans la chambre, à droite, face au lit. A mon grand soulagement, je découvre que c'est une salle de bains. Mais c'est loin d'être la fin de mes épreuves. Je décide de passer quelques minutes sous la douche : j'ai beau m'être débarbouillé avec les enfants, j'ai fait ça plutôt rapidement et puis j'ai besoin de temps pour réfléchir aux défis immédiats. Laquelle des deux brosses à dents est la mienne : la rouge, la bleue ? Quelle serviette ? Et puis dois-je entrer dans la chambre nu, une serviette autour des reins ou en pyjama ? (Et où seront mes affaires, s'il y en a ?) En fin de compte, je décide de ne pas aggraver la situation en m'interrogeant sur les attentes de la dame, et de suivre plutôt, tout simplement, mes penchants, faire ce qui me vient naturellement.

Je suis donc nu lorsque j'entre dans la chambre et me glisse furtivement dans son dos, en essayant de cacher l'évidence de mon anticipation.

Jetant un coup d'œil derrière elle, elle lâche un "Oh" qui pourrait signifier tout ce qu'on veut.

Par bonheur, à côté de la lampe de ce que j'imagine être ma table de chevet, se trouve une pile de livres ; je feuillette celui du dessus. C'est *Le Monde de Sophie*, de Jostein Gaarder. J'ai envie de le lire depuis longtemps mais il y a toujours eu quelque chose pour m'en empêcher. Peut-être est-ce l'occasion rêvée de m'y atteler ? Pourtant, je repose bientôt le volume, trop conscient de la douce ondulation du corps de la femme à mon côté. Le désir de la toucher se fait trop urgent pour y résister. Je ne suis retenu que par l'incertitude quant à ce qui pourrait arriver si je me laisse aller. Sans compter la pure joie visuelle que j'éprouve à la regarder. Pour l'instant, je ne *veux* rien faire

d'autre que la regarder, encore et toujours. (Comme j'aimerais la peindre telle qu'elle est à présent, si proche, si réelle !)

Au bout d'un moment, à la façon dont elle reste quasi immobile, sans prendre la peine de tourner une page, je comprends qu'elle ne lit pas non plus. Attend-elle que je fasse le premier pas ?

J'approche ma main de son dos, sans la toucher encore.

Est-ce que je détecte une infime contraction de son corps ? Ou bien est-ce mon imagination ? Il est capital que je sois sûr d'elle avant de risquer un geste d'approche. Parce que, sinon...

“Que lis-tu ?” Ma voix est tellement tendue que je dois m'éclaircir la gorge et répéter la question.

“Haruki Murakami, répond-elle, se tournant légèrement sur le dos et levant le livre pour que je voie la couverture. *Les Amants du Spoutnik*.

— C'est comment ?

— Bizarre, dit-elle sans se retourner complètement vers moi. Je ne trouve pas ça tout à fait convaincant, mais c'est très troublant.” La voilà qui s'installe carrément sur le dos et tourne le regard vers moi. “Dans l'épisode clé, la jeune femme japonaise... comment s'appelle-t-elle... (Elle tourne plusieurs pages.) Oui, c'est ça... Miu. Elle reste bloquée sur une grande roue dans une fête foraine, au milieu de la nuit. En regardant les environs, elle se rend compte qu'elle peut voir l'intérieur de son appartement. Un homme s'y trouve, un homme qui a récemment essayé de coucher avec elle. Miu le regarde et voit tout à coup qu'il est avec une femme. La femme, c'est elle-même, Miu. Elle ressent un tel choc que ses cheveux blanchissent en un instant.” Sarah me regarde droit dans les yeux. “Tu arrives à imaginer qu'il puisse se passer quelque chose comme ça ? Voyager dans les autres dimensions, échanger sa place avec soi-même ?

— Ça arrive tous les jours, dis-je sans ciller.

— Pardon ?

— Quand on fait l'amour. Tu ne crois pas que c'est une façon d'échanger sa place avec soi-même ? Le monde est métamorphosé. On n'est plus soi-même.

— Tu es un incorrigible romantique.”

Est-ce une critique, la preuve de son cynisme, ou m'approuve-t-elle ?

J'ose demander doucement : “On essaie ?” Cette fois, je tends la main et la moule sur la douce rondeur qui adoucit l'angularité de son épaule dénudée.

Il y a de l'électricité dans l'air. Tout, je le comprends, dépend de cet instant. Tout. Non seulement le choix entre oui et non, entre faire l'amour ou se détourner, mais aussi qui nous sommes, où nous sommes, ce que nous sommes, ce qui peut advenir de nous.

Du moins ne tente-t-elle aucunement de se détourner. L'instant

d'après, lâchant un petit soupir, elle ferme les yeux. Je lui prends le livre des mains et le mets de côté. Puis je dépose un baiser sur son épaule.

“David”, dit-elle. Ce n'est pas un nom, plutôt le prélude à quelque chose de plus long, d'infiniment plus complexe. Monologue, soliloque, poème, réminiscence, mémoire, prophétie. Tout cela à la fois. Quant au reste, nous demeurons dans le non-dit.

Je me dresse sur un coude et rejette le drap qui la recouvre. Elle porte une chemise de nuit en coton léger, longue mais remontée jusqu'aux cuisses. Je me penche pour embrasser ses genoux. Elle lâche un petit bruit et lève les hanches pour que je puisse replier la chemise de nuit jusqu'à son mont de Vénus bientôt exposé : menu, touffu, doux comme un pinceau en poils de martre – je l'effleure avec le bout de la langue...

Je prononce son nom comme elle a prononcé le mien. Mais je n'ai aucune idée de ce qu'il signifie. Sarah. Je ne reconnais même pas ma voix.

C'est ainsi que nous avançons dans notre texte tacite et imprononçable, suivons ses rythmes et ses cadences, louvoyons entre ses possibilités, nous étirons vers ce qui pourrait être sa conclusion mais qui continue de nous échapper, nous éloignant toujours davantage, à jamais tout juste inaccessibles, tandis que nous nous contorsionnons, haletons, gémissons et plaidons, trop éloignés, toutefois, l'un de l'autre, en fin de compte, pour nous rejoindre.

Epuisé, en sueur, la gorge sèche, les doigts engourdis, je demeure un poids mort au-dessus d'elle, mon visage dans le parfum de ses cheveux.

Et je me répète : *Tu es ma femme, tu es ma femme. Mais qui es-tu ? Qui suis-je ?*

J'ai dû m'endormir dans cette position et ne m'aperçois de l'endroit où je me trouve que lorsqu'elle remue sous moi et me pousse de côté.

“Tu es trop lourd, dit-elle dans un murmure.

— Désolé.

— Aucune raison de l'être.” Elle passe les doigts dans mes cheveux.

“Je ne sais pas ce qui est arrivé, dis-je bêtement. Il y a quelque chose qui n'a pas...

— Ne dis rien. C'était bien. Il n'est pas nécessaire que ça fasse des étincelles chaque fois. Tu le sais bien.

— Nous avons simplement besoin d'un peu de temps pour nous habituer l'un à l'autre”, dis-je – pour la rassurer, sans réfléchir.

D'un mouvement violent, elle relève le torse et me regarde : “Qu'est-ce que tu racontes ? Après neuf ans de mariage ? Tu débloques !”

Mon cœur s'affole mais je fais un effort : “D'une certaine manière,

chaque fois, c'est la première fois. Tu ne trouves pas ?”

Elle me dévisage pendant un instant, avant de lentement reprendre sa position antérieure. Pendant plusieurs minutes, ni l'un ni l'autre nous ne parlons.

Et puis, soudain, elle met la tête contre moi. “C'était *bien*, répète-t-elle, tout doucement. Pas vrai ?

— Mais oui. Naturellement.

— Tu ne vas pas dormir maintenant ?

— Si. Et toi ?

— Aussi.” Et après un instant : “Tu me tiens la main ?”

Longtemps, nous restons éveillés. Je l'entends dans sa respiration, je le ressens dans la tension inflexible de son corps, souple et collant de sueur contre le mien.

Je me dis que, le matin venu, je retournerai à elle. Je prendrai mon temps. Afin d'inspecter tout ce qui la constitue. Ses yeux, sa bouche, ses oreilles, ses cheveux. Ses épaules, ses bras, ses mains, chaque doigt séparément. Ses tétons. Jusqu'à ses orteils. Tout. Tout. Je dois découvrir qui elle est. Je dois découvrir ce que cela signifie, de prononcer son nom : *Sarah*.

NEUF

Or je ne trouve pas le sommeil. Je suis préoccupé, je réfléchis à ce qui est arrivé et à ce qui n'est pas arrivé. A ce qui peut encore se passer.

Je sais que ce qui a raté, ce soir... non, en fait, rien n'a raté, ça n'est tout simplement pas allé comme cela aurait dû... je sais que, de toute façon, ça n'a rien à voir avec nous, ici, dans ce lit : ça remonte à très longtemps. A des souvenirs que je croyais – que j'espérais – depuis longtemps enterrés. Lydia, bien sûr. Mais aussi Embeth. Peut-être surtout Embeth.

Notre rencontre fut le fruit de la coïncidence (mais qu'est-ce que la coïncidence ?). A l'origine, je n'avais pas été choisi pour participer à l'exposition *Afrique du Sud ?* organisée par la nouvelle galerie en haut de Hout Street ce mois de novembre-là. Mais l'un des peintres ayant fait faux bond, on me demanda de le remplacer au dernier moment – mon nom ne figurait même pas au catalogue. Deux de mes tableaux furent retenus. Le premier représentait une jeune femme, côté gauche du corps nu, côté droit très habillé ; le second représentait deux femmes, l'une vue de dos, l'autre de face, l'une blanche, l'autre noire. La pose n'était pas érotique, c'était une simple étude de contrastes de couleurs (même si j'avais utilisé le même modèle pour les deux femmes). A l'origine, me semble-t-il, j'avais été très influencé par les Nabis et, d'une façon plus détournée, par les expressionnistes allemands, Otto Mueller notamment ; il demeure à ce jour l'un de mes peintres préférés, bien que, à cette époque, j'aie déjà commencé à trouver mon propre vocabulaire. Les deux toiles marquaient pour moi un nouveau départ.

C'était une nouvelle étape, la toute première fois que j'exposais dans un contexte plus ou moins professionnel. L'après-midi pluvieux de l'inauguration, la foule tourbillonnante, piétinante, renversant son vin, dégageant des odeurs de transpiration, comprenait un bon nombre de badauds attirés par la perspective d'un verre gratis.

Ce fut une expérience enivrante. Je vendis même l'un de mes deux tableaux, celui des deux femmes, intitulé *Sœurs*. Pour la première fois, j'osai une pensée qui ne m'a jamais lâché depuis : l'enseignement n'était peut-être pas, après tout, le seul choix de carrière qui s'offrait à moi.

A un moment donné, au cours de l'après-midi, elle vint me parler : la jeune femme aux yeux gris foncé, aux longs cils, à la bouche provocante, avec son jean délavé, son chemisier d'un blanc étincelant,

à manches longues, presque entièrement déboutonné. Elle avait la peau lisse, d'un brun plus clair là où le chemisier bâillait. Je l'avais déjà remarquée de loin dans la foule – comment aurais-je pu faire autrement ? – mais, de près, elle était d'une beauté renversante.

“C'est vous qui avez peint ça ? demanda-t-elle tout de go, avec un mouvement du menton pour indiquer mon tableau.

— J'en ai bien peur.

— Pourquoi en avoir « peur » ?

— Façon de parler.

— Très « blanche ».

— Pourquoi blanche ?”

Elle haussa les épaules, comme s'il avait été trop ennuyeux d'essayer de répondre. Après une pause, elle demanda : “Elles ne sont pas vraiment sœurs, n'est-ce pas ?

— Il y a beaucoup de façons de l'être.

— Elles n'ont pas la même couleur de peau.

— Vous n'avez pas de sœurs blanches ?”

Ma provocation suscita un éclat de rire, un rire franc qui montait du ventre, plus généreux que je ne l'aurais imaginé. Mais, une fois de plus, elle ne daigna pas répondre. Après un silence, elle demanda : “Quel message essayez-vous de faire passer ?” Elle fit à nouveau un geste en direction du tableau. Sa présence avait quelque chose de capiteux : le défi éhonté de son attitude, la féminité de sa proximité.

“C'est un tableau, pas une thèse.

— Trop facile.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— C'est ce que j'ai entendu.”

Un sourire imprévu (ses volte-face deviendraient l'une de ses marques de fabrique), puis, plissant ses yeux gris, elle lâcha : “Il est vachement bon, ce tableau ! On croirait presque que c'est la même fille.

— Bien vu. J'ai utilisé le même modèle.

— Ah bon.” Elle fixa le tableau. “Qui est la vraie, qui est la fausse ?

— Elles sont vraies toutes les deux.

— Mais le modèle...?” Un soupçon d'irritation dans sa voix. “Noire ou blanche ?

— Est-ce important ?

— Pour moi, oui.”

J'hésitai. “Si vous voulez vraiment savoir, elle était blanche.

— C'est ce que je pensais.” Le ton était moqueur.

“Pourquoi ?

— Je crois qu'une Noire ce serait trop pour vous, *mister*.”

Brusquement, avec inconscience, je franchis le pas : “Vous accepteriez de poser pour moi ?”

Sans un instant d'hésitation, elle répliqua : "Bien sûr que non.

— Maintenant, c'est vous qui avez peur.

— Non. Ça ne m'intéresse pas, voilà tout.

— Dommage.

— Pour vous ou pour moi ?

— Qui sait. Peut-être pour les deux."

S'ensuivit un silence. Alors, émettant un petit ricanement, elle fit volte-face et s'éloigna. J'ignorais si j'avais gagné la partie ou l'avais – lamentablement – perdue. Elle revint bientôt.

"Dites-moi, lança-elle, de sa voix grave et rauque, vous baisez vos modèles ?"

Je soutins son regard. "Je n'en fais pas une règle mais c'est arrivé." Il me fallut fournir un gros effort pour ne pas détourner les yeux. "Dans l'ensemble, je préfère ne pas mêler le travail et le reste.

— Et si je posais pour vous ?

— Je m'abstiendrais, sans doute.

— Parce que vous avez peur ou parce que je suis noire ?

— Parce que ce ne serait guère professionnel.

— Vous avez réponse à tout.

— J'essaie simplement d'être raisonnable.

— Oh là là. *Je vous en prie !*"

L'espace d'un instant, tout me sembla perdu. Sur quoi, essayant de garder un semblant d'aplomb, je lui demandai : "Alors ? Où puis-je vous joindre ?

— C'est moi qui vous joindrai", répondit-elle, tapotant son catalogue avec l'ongle. Elle eut un petit sourire indéfinissable. Et me laissa planté là.

Mais je la suivis, pris soudain d'un sentiment de panique. Elle ne *pouvait pas* partir comme ça !

"Dites-moi votre nom, au moins !" lui criai-je.

Elle se retourna : "Je vous le dirai si je vous appelle."

Et elle partit. Je me morfondis parce que je savais que j'avais manqué une belle occasion.

Quelqu'un posa une main possessive sur mon bras. "Quelle est cette créature qui vient de t'échapper ?" s'enquit Nelia, de sa voix la plus suave.

DIX

Allongé à côté de Sarah, une main posée très légèrement sur son épaule brune et lisse, je laisse tous les souvenirs dériver lentement en moi, je les revisite comme s'ils venaient d'un vieux film que je n'aurais pas vu depuis une éternité.

Je me rappelle les paroles de Nelia, la gaieté de son expression mais aussi une note plus sombre de suspicion.

“Une fan, m’entendis-je répondre, tournant ma réponse en taquinerie prétendument enjouée. Il va falloir t’habituer à être la fiancée d’un artiste célèbre. J’ai vendu un tableau.

— Ce n’est pas le premier.

— Les autres, c’était à des amis ou à des amis d’amis, pas dans le cadre d’une exposition. A partir d’aujourd’hui, je joue dans la cour des grands, mon amour.”

Elle suivit du regard la silhouette qui se fondait dans la foule.

“Je ne crois pas que mes parents apprécieront ça, dit-elle, ses yeux bleus et francs se couvrant soudain de nuages. Les tiens non plus, d’ailleurs !”

J’explosai : “Bon Dieu, Nelia ! Je n’ai fait que *croiser* cette femme. Ce n’est pas comme si j’allais coucher avec elle !”

Elle me dévisagea, blessée, d’un air de ne pas comprendre ce qui m’arrivait. Ce fut, maintenant que j’y repense, un moment décisif. *Le* moment décisif, en fait, pour elle et moi : il remit en question tout ce que nous avions pris pour acquis, tout ce qui avait été jusque-là si prévisible et si sûr.

Nelia et moi avons quasiment été élevés comme des frères et sœurs. Mon père aimait rappeler, surtout quand nous avions des invités, qu’on nous avait appris à aller sur le pot ensemble, assis tous les deux sur nos petits pots en plastique, l’un bleu, l’autre rose, à des angles opposés du nouveau tapis jaune du living, nos petits visages écarlates, tant nous faisions d’efforts pour produire une crotte et justifier la fierté familiale. Nos parents avaient été étudiants en même temps à l’université de Pretoria ; nos pères avaient comparé leurs notes sur leur progression hebdomadaire avec leurs petites amies respectives ; ils s’étaient mariés à quelques mois d’intervalle. Au moment du tapis jaune, ils avaient dit en riant qu’un jour ils nous marieraient pour sceller leur amitié. Ils avaient tant en commun – même si le père de Nelia, un médecin, était aux yeux des deux mères un petit cran au-dessus dans la pyramide sociale, le mien n’étant qu’un simple

professeur, comme je le suis aujourd'hui (bien qu'il ait ensuite été nommé principal, puis inspecteur des écoles). En politique, dans la paroisse, dans la gestion des affaires municipales et jusqu'au club de tennis, nos pères étaient des égaux et des adversaires féroce­ment bienveillants – tout comme nos mères au Comité des mères de famille, dans les ventes de charité organisées par l'Eglise, dans la cuisine, au fourneau, en couture, au tricot ou au club de compositions florales.

Et c'est ce qui fut remis en cause par l'apparition d'Embeth.

Dix jours, après le vernissage, passèrent sans que j'aie de ses nouvelles. Malgré mes deux (au moins) virées quotidiennes à la galerie, j'abandonnai tout espoir de la revoir. (Mon second tableau fut vendu le troisième jour, quand parut aussi un article du *Cape Times* dans lequel, à ma grande surprise, on faisait mon éloge ; le soir, les deux familles fêtèrent ça – alors qu'elles avaient toutes deux exprimé la plus grande réserve devant mon penchant pour les nus.) C'est alors qu'elle téléphona. J'aurais reconnu sa voix entre mille mais son appel était si inattendu que je ne voulus y croire ; sans compter que son nom, cela va de soi, ne m'évoqua rien.

“Pourrais-je parler à David Le Roux ?

— Moi-même. Puis-je savoir...?

— Embeth Arendse.

— Embeth ? J'ai peur de ne pas...

— Ne me dites pas que vous avez encore peur !

— Vous voulez dire...?

— Vous m'avez demandé de poser pour vous, vous avez oublié ? A moins que vous ne soyez tellement entouré de femmes que vous n'arrivez pas à vous souvenir de chacune d'elle ?

— Comment vous appelez-vous, alors ? demandai-je bêtement.

— Mes parents m'ont baptisée Emma Elizabeth mais, quand j'avais trois ans, j'ai décidé de m'appeler Embeth et je refusais d'écouter si on essayait de m'appeler autrement.

— Quelle précocité !

— Vous cherchez toujours un modèle ?

— Pas n'importe lequel. Vous.”

Un bref silence.

“Vous promettez de ne pas me baiser ?

— Tout ce que j'ai promis, c'est d'essayer de bien me tenir.

— Ce qui peut tout vouloir dire, bien sûr.

— Exactement.”

Après une pause : “J'ai vu que votre autre tableau a été vendu. Vous ne devez pas être si mauvais que ça.”

Elle était donc retournée à la galerie. Je jugeai prudent de ne pas faire de commentaire.

J'essayai de garder un ton neutre : “Quand pouvez-vous venir ?

— Ce week-end ?”

J’eus du mal à réguler mon souffle. “Pourquoi pas ?” Et je reposai le combiné.

Elle vint le dimanche après-midi. C’était une journée étouffante. Le ventilateur avait beau fonctionner depuis le matin, mon appartement, situé dans un immeuble délabré d’une petite rue sans caractère de Gardens, était un véritable four.

“Dites donc ! s’exclama-t-elle quand j’ouvris la porte. Vous vous arrangez pour que personne ne puisse rester habillé, n’est-ce pas ?” Elle avait, d’ailleurs, à peine franchi le seuil qu’elle ôtait déjà le peu de vêtements qu’elle portait : un chemisier fuchsia sans manches, un short blanc, une culotte orange, des sandales en corde.

En ma qualité de peintre, j’étais familier de l’anatomie féminine mais je fus tout de même surpris. Par sa rapidité, certes, par son aplomb, son naturel, mais aussi par sa beauté. Sans ses vêtements, elle était menue et frêle comme un lutin, coupe au bol, mains et pieds d’une grâce singulière.

Allongé contre Sarah, ses fesses fermes encastrées dans mon bas-ventre et mes cuisses, mes mains soulignant pensivement le contour de ses épaules, puis de sa poitrine, je garde les yeux fermés pour réinventer Embeth. Deux corps si différents (l’un délicat, squelette d’oiseau, l’autre souple et longiligne), tous deux, liquides, inexplicablement fondus l’un dans l’autre comme des silhouettes dans un rêve.

Ce premier dimanche, Embeth posa pour moi pendant un peu plus de trois heures avant que je décide d’arrêter. J’avais réalisé une douzaine ou une quinzaine d’esquisses, et tracé les contours de deux toiles.

“Alors ? demanda-t-elle lorsque je refermai mon carnet de dessins et reposai mes fusains. Satisfait ?

— Vous avez été excellente.” La séance terminée, j’avais du mal à la regarder. “Je nous sers quelque chose à boire ?”

Elle eut l’air sur le point de parler, mais se ravisa. Quand je revins de la cuisine, elle avait remis les maigres vêtements qu’elle avait en arrivant ; mais, assise dans un grand fauteuil en osier qui la faisait paraître plus minuscule qu’elle ne l’était, elle était encore pieds nus, une sandale en corde pendant de son gros orteil.

Pendant plusieurs mois, je la vis régulièrement mais je ne peux pas dire que j’appris à mieux la connaître. Elle restait sur son quant-à-soi et ne voyait pas la nécessité de partager ses secrets avec moi. Je ne savais même pas où elle habitait. Et, à y penser maintenant, je crois que c’était ce qui m’attirait en elle. Pour la première fois dans mon existence toute tracée, l’avenir n’était plus prévisible. Elle était un facteur totalement inconnu. Elle représentait, qui sait, un danger d’une

sorte que j'avais du mal à définir. Je voulais son étrangeté pour moi tout seul. Enfin voilà quelqu'un qui était quelqu'un, quelque chose, exclusivement – et exquisément – *mien*.

Il y eut un je-ne-sais-quoi d'étrange jusque dans l'impudence de la première occasion où je lâchai : "Embeth, je t'aime !"

Sa réponse fut effroyablement pragmatique : "Alors, baise-moi."

Ce que je fis.

Je m'en souviens encore avec une précision pénible, tandis que je suis allongé ici, les mains posées sur les seins d'une inconnue qui croit que je suis son époux, parce que ce fut le jour où nos vies basculèrent. De la façon la plus théâtrale qui soit. Nelia nous surprit en flagrant délit. J'avais oublié qu'elle avait une clef de l'appartement. Son visage, dans l'encadrement de la porte, son regard porté sur nous, qui étions allongés par terre. Plus reliés l'un à l'autre, mais encore nus.

Son drôle de petit murmure haut perché : "David...???"

Embeth se leva – pas de façon précipitée, pas furtivement. Au contraire : calme, l'air fier presque ; elle ramassa ses vêtements épars, prit tout son temps pour se rhabiller. Après ce qui me sembla une éternité, elle sortit, passa la porte aux carreaux de verre dépoli, sans avoir ajouté un mot, ses sandales rouges à la main (c'est l'image que je retiens de ce jour-là, je m'en souviendrai toujours : ses sandales rouges). Et la voix aiguë de Nelia : "Avec une *meid*, David ? David, avec une *meid* ?"

Le lendemain de la chute de notre univers, l'imitation qu'Embeth fit de Nelia fut impayable : "Avec une *meid*, David ? David, avec une *meid* ?"

Mais nous étions dans l'impasse. Nelia avait déjà tout raconté à ses parents, ses parents avaient tout raconté aux miens : il s'ensuivit une réunion grotesque des intéressés.

Je plaidai ma cause auprès d'Embeth : pourquoi se laisser imposer une vie par la raison déraisonnable de ma famille ? Si nous nous aimons...

"Que crois-tu que nous allons faire ? demanda-t-elle, d'un ton accusateur. Prétendre que tout va bien et qu'il ne s'est rien passé ?

— Nous pouvons continuer comme avant.

— Tu t'enfuirais avec moi ?

— Où ça ?

— A l'étranger. A Londres. N'importe où. Tant que nous quittons cet endroit.

— Pas besoin d'en arriver à de telles extrémités, Embeth.

— Et si j'étais enceinte ?

— C'est le cas ?

— Tu ne m'as prise qu'hier, David !

— Que veux-tu dire, alors ?

— Tu voudrais des enfants avec moi ? Tu voudrais aller les montrer à *oupa* et *ouma* ?

— Embeth, je t'en prie ! On peut tout de même discuter en adultes.

— Cela va de soi.” Et elle se fit moqueuse, une fois de plus, d’une voix haut perchée : “ « Avec une *meid*, David ? David, avec une *meid* ? » Tu as peur. Je te l’ai dit dès le premier jour : tu as peur.

— De quoi ?

— De prendre une décision. De choisir, pour une fois, ce que *toi* tu préfères, et pas ta foutue famille.

— Pourquoi se précipiter ? Nous avons le temps.

— Je ne vois pas la nécessité de faire traîner les choses.

— Laissons-nous le temps de voir venir.

— Non. Décide-toi. *Tout de suite*.

— Ce n’est pas juste.

— Alors, va te faire foutre.”

Sur quoi, elle partit. Cette fois, elle n’avait pas ses sandales rouges à la main, mais aux pieds.

Depuis, j’ai repoussé le souvenir d’Embeth – loin, à une distance respectable, confortable. Mais, ce soir, il revient en force, il envahit ma conscience. Comme si, avec moi, il s’était immiscé par la porte bleue qui paraissait jusque-là si anodine.

ONZE

A l'aurore, quand les premières lueurs du jour filtrent par la fenêtre, je caresse Sarah, dont le corps est encore replié dans le mien. Allongé contre elle, tel un navire échoué contre la courbe d'une dune, je trace son contour avec la main, la virgule de sa hanche, je remonte vers la cage thoracique pour tracer l'arc d'un sein, sentant son téton frémir et se raidir sous mon toucher. Je me pâme de désir. La plus grande partie de la nuit, j'ai flotté sur ou juste en dessous de la surface du sommeil, car je ne voulais pas la réveiller, mais j'étais à peine capable de contenir mon désir, soucieux de reprendre là où nous nous sommes arrêtés hier soir. Avant même que je puisse revoir ce que j'ai vu, mais avec une plus grande intensité, une plus grande assurance, une possession plus affirmée, je me rappelle les images de la première fois, les yeux très foncés, mi-clos, une fine trace de salive coulant de la commissure de sa grande bouche, un léger froncement de concentration entre les sourcils.

Encore à moitié endormie, elle remue ; d'abord, on dirait qu'elle va se retourner de l'autre côté, mais elle se met sur le dos pour se rendre plus accessible, une jambe relevée. Un petit soupir. Le soupçon d'un sourire de bienvenue.

“David...? marmonne-t-elle.

— Ici, dis-je dans un murmure. Tout à toi.”

Ma main se promène sur la pilosité froissée de son mont, deux doigts sondent l'entrée de son sexe, à l'affût du minuscule et lisse ourlet de son clitoris. D'une main, elle descend le drap jusqu'à ses cuisses.

Et voilà que nous parviennent un tambourinement de bruits de pas, et deux cris, deux hurlements de joie : les enfants déboulent dans la chambre, sautent sur le lit et atterrissent entre nous. Instinctivement, nous roulons chacun de notre côté pour leur faire de la place, tout en essayant frénétiquement de nous couvrir. Ignorant notre nudité, ils se tortillent, se contorsionnent, nous roulent dessus et nous étouffent avec de folles démonstrations d'amour, et leurs petites bouches mouillées couvrent nos visages de salive et de morve. Tommie, surtout, siffle et renifle de façon inquiétante.

“Tu as le rhume, mon poussin ?” demande Sarah en le prenant dans ses bras pour le serrer contre elle. Le nez du gamin laisse une bavure de mollusque sur la joue de sa mère.

Tommie secoue vigoureusement la tête et nous adresse un large

sourire : “Mais vous savez quoi ? Le vent a le rhume aussi, je l’ai entendu renifler dehors toute la nuit.

— Ce soir, nous sortirons pour lui un *grand* mouchoir, pour qu’il puisse se moucher. D’accord ?

— Et une couverture, suggère Tommie, pour qu’il attrape pas un aut’ rhume.

— Le vent n’a pas besoin de couverture, bêta, se gausse Emily, fronçant le nez. Il a les nuages.

— Quand j’étais un adulte, dit Tommie, moi aussi je dormais sous les nuages.

— Nous ne devons pas être en retard à l’école”, dit Sarah de but en blanc, glissant du lit. Mon regard se porte sur la courbe de son dos. “Viens, papa peut aider Emily, c’est moi qui vais t’habiller.

— Je sais m’habiller tout seul. Je suis grand.

— Tu sais même pas lacer tes souliers ! raille Emily.

— Si, je peux.

— Non, tu peux pas.

— Si, je peux !

— Voyons qui sera le premier.” En un clin d’œil, l’enfant-fée ôte sa chemise de nuit diaphane et s’élance dans le couloir.

L’heure qui suit est un tourbillon d’allées et venues, de courses, de sauts, de chamailleries et de taquineries, de rires et de larmes, de poursuites et de fuites, de jeux du chat et de la souris, le tout avec une implication de chaque instant, une énergie qui me laisse pantois. Enfin, tout le monde est lavé et nourri, et Sarah se prépare à les conduire à la crèche et à la maternelle.

A la porte de la cuisine, je lui propose de l’accompagner, pensant que cela faciliterait la mise en route de la routine matinale – et me ferait découvrir le chemin de l’école, au cas où je doive y mener les enfants un jour.

Mais Sarah fait non de la tête. Déposant un baiser succinct sur ma joue, elle s’explique, courant déjà vers la petite Corsa rouge garée sous l’appentis à l’arrière de la cuisine : “Je dois aller prendre un thé avec Brenda. Et je sais que tu as beaucoup à faire avant l’exposition.”

Quelle exposition ?

De la porte de la cuisine, je leur fais un signe de la main et lance spontanément : “Au revoir. Je t’aime.”

A ma grande surprise, elle se retourne vers moi.

“Moi aussi, David !” Puis elle ouvre la portière et fait monter les enfants, qui s’exécutent, grimpant l’un sur l’autre en hurlant.

A ma grande surprise, encore, je demande : “Pourquoi m’aimes-tu ?”

Sarah revient vers moi. Elle avance les mains et les pose sur mes épaules. Avec une gravité inattendue, très doucement, elle dit : “Parce que tu me rends possible.”

Ensuite, elle retourne à la voiture. Je les regarde partir tous les trois.

Je vous en prie, revenez ! ai-je envie de crier. Mais rien ne sort de ma bouche.

Enfin, ils sont partis. Un silence presque surnaturel s'abat sur le cottage.

Où commencer ? Tout un monde attend d'être découvert, étudié, enregistré pour constituer un fonds d'allusions futures. Maintenant que je suis seul, l'endroit paraît précaire, menacé de tous côtés. Ne vait-il pas s'effondrer brusquement sur ma tête ? Toutes sortes de nouvelles portes ne vont-elles pas s'ouvrir devant moi, donner Dieu sait sur quels espaces imprévisibles, sur quelles nouvelles menaces, quelles accortes inconnues ?

Par précaution, je retourne à la porte d'entrée, où tout a commencé hier. J'hésite, la main sur la poignée – que je finis tout de même par tourner. Je suis oppressé, torse enfoncé. La porte s'ouvre. L'extérieur est bien du bleu foncé dont je l'ai peint à l'origine, en tout point semblable à ce qu'il est depuis plusieurs années. L'endroit où la peinture s'écaille, les deux égratignures parallèles près de la serrure... Je me rappelle l'exaltation avec laquelle je l'ai peinte. Ma déclaration d'indépendance. *Ma* porte. Mon espace. A moi, à moi seul. L'endroit où je pourrais faire tout ce que je voudrais sans que personne d'autre (pas même ma femme) sache où j'étais ou ce que je faisais. Je me rappelle comment je me suis attaqué à la surface (un marron ordinaire, ennuyeux, le genre de marron qu'on utilisait à l'époque dans les administrations) : je la couvris de coups de pinceau sauvages, effrénés, lancés dans toutes les directions. J'imaginai des visages, des formes, des animaux, des silhouettes humaines émergeant, inconnus, des mystérieuses profondeurs outremer, apparaissant, disparaissant, changeant, mutant. Et tout cela était mien. Comme je l'ai dit, c'était avant que Lydia ne vienne m'y retrouver et ne colonise mon espace.

A l'intérieur. Je referme la porte derrière moi méticuleusement. Et me dirige d'abord vers la chambre principale. Tout est encore là. Les vêtements épars par terre, l'armoire, la porte entrouverte, le lit aux draps froissés. Au près duquel je me mets à genoux ; puis je repousse les couvertures et m'enfouis la tête dans les draps. Ils ont gardé une vague odeur de corps, de sexe, de *nous*. A moins que je ne sois en train de tout imaginer ; à moins que je n'aie tout imaginé.

Je reste planté là – craignant, peut-être, ce que je risque de trouver dans le reste de la maison ? Cette chambre, du moins, est un espace que je connais. Fermant les yeux, j'évoque l'image de la jeune et belle inconnue, qui croit que je suis son mari et le père de ses enfants. Désireux de savourer cet instant, je fais le lit, avant de me retourner vers les armoires et de fouiller systématiquement toutes les étagères et

penderies. Une section entière est réservée à des vêtements d'homme, les miens, j'imagine. Dans l'ensemble, j'approuve leur style, bien que j'en remarque plusieurs vieux jeans et chemises plutôt miteux. En fouillant, j'en découvre une que je reconnais : elle me confère un étrange sentiment de possession, même si j'ignore totalement comment elle a pu se retrouver ici. Quelques autres chemises. Deux pantalons. Des sous-vêtements qui auraient besoin d'être raccommodés ou jetés. Ils doivent être à moi. J'hésite entre le soulagement et l'inquiétude.

Ensuite, j'inspecte les vêtements de femme, avec approbation la plupart du temps. Très bon goût, notamment dans les sections vêtements sport et sous-vêtements, tendance juvénile : minijupes, sandales sexy, tongs et strings. Dans un tiroir, beaucoup de bijoux, tape-à-l'œil, branchés, *fun*. J'aime cette personne. Je pourrais vivre avec elle. Je vis avec elle.

De la chambre, je passe à la salle de bains adjacente, encore plongée dans un délicieux désordre qui date sans doute des ablutions de Sarah hier soir, avant que je ne l'utilise moi-même. Mais l'impatience me gagne. Le reste de la maison m'attend. Dieu sait ce qui se tapit derrière chaque nouvelle porte.

Dans le couloir sont pendus des tableaux. Deux des miens : je ne les identifie pas vraiment mais c'est mon style, indéniablement. Il m'a fallu du temps pour en arriver là. Au début, mon travail était éclectique, sinon carrément laissé au hasard. A un moment donné, j'ai flirté avec l'abstraction. C'était amusant mais par trop frustrant, à long terme : je me sentais menacé et opprimé par la liberté infinie qu'elle offrait, la tyrannie de la liberté. J'avais besoin de discipline, un cadre – ne fût-ce que pour le subvertir par l'envie d'en sortir. C'est alors que les Nabis m'ont montré le chemin. Ou, du moins, me donnèrent-ils une certaine assurance. Même si j'ai toujours eu conscience du besoin de me libérer radicalement, de prendre des risques, de remettre en question mes acquis, je n'ai jamais pu vraiment renoncer au confort du familial.

Il y a d'autres tableaux dans le couloir. Plusieurs, sans aucun doute, réalisés par les enfants. Et des photographies grand format. En noir et blanc. Un portrait de femme : tête drapée dans une étoffe sombre qui pend en plis amples sur une épaule, laissant l'autre nue ; un téton visible dans le coin inférieur gauche. Un visage curieux, en grande partie dans l'ombre. Il me faut un moment pour reconnaître le modèle. Sarah. Ma première réaction est la jalousie, la suspicion : qui l'a photographiée ainsi ? Aucun indice sur l'identité du photographe mais ce ne peut être qu'un homme. Seul un homme aura pu insister autant sur l'énigme érotique d'un téton.

La deuxième chambre est celle des enfants. Là, aucune surprise,

aucun mystère. Je m'y attarde aussi pour faire les deux petits lits et un peu de rangement.

Il y a une troisième chambre. Au mur, un autre de mes tableaux et deux photographies, très stylisées, en noir et blanc comme les précédentes. Pas de signature, aucun indice, mais un je-ne-sais-quoi m'amène à penser qu'elles sont du même photographe. Je me demande si ce pourrait être le mari de Sarah – jusqu'à ce que je me rappelle que le mari de Sarah, c'est moi. Je suis censé être le mari de Sarah.

Living. Salle à manger. Cuisine. Seconde salle de bains, où j'ai fait prendre leur bain aux enfants hier soir. Un nouveau couloir, plus court, part du premier. Je suis immédiatement frappé par la série de photographies au mur, dix ou douze, encadrées et accrochées assez proches les unes des autres, toutes en noir et blanc, toutes de portes, certaines entrouvertes, la plupart fermées. Clichés à la texture somptueuse, imprimés sur du papier à grain épais, des portes toutes divorcées des bâtiments auxquels elles devaient appartenir. Simplement des portes, des portes. L'effet d'accumulation est renversant. Une impression de secret, de mystère, portes donnant non seulement sur l'inconnu mais sur l'inconnaissable, énigmes à jamais indéchiffrables. Je ne puis décider si elles sont menaçantes, inquiétantes – ou simplement aveugles, dérangeantes dans leur banalité. Elles me forcent à me retourner vers là d'où je viens, prêt, peut-être, à découvrir un inconnu à mes trousses, homme ou créature extraterrestre, et pourquoi pas la maîtresse de maison en personne, celle qui dit s'appeler Sarah et m'a ouvert la porte bleue pour m'inviter dans son jardin secret ? Lequel s'est révélé n'être qu'un *cottage*. Sa maison. Censée être aussi la mienne. Où je vis. Où je vis peut-être depuis des années sans le savoir.

Après la série de photographies, deux autres portes, l'une ouverte, l'autre fermée. Une porte d'un bois foncé – pas du contreplaqué : un bois massif, impressionnant et sinistre.

Dois-je risquer d'entrer ? Comment faire autrement ?

Pendant un long moment, je reste devant la porte fermée. Une porte très, très ordinaire. Tellement ordinaire que j'en ai la chair de poule.

Je ne veux pas entrer là-dedans. Quelle est cette fameuse inscription qui continue d'effrayer les hommes après six cents ans ? *Abandonne tout espoir, toi qui pénètres ici.*

Complètement ridicule.

C'est *ma* maison. Elle ne devrait avoir aucun secret pour moi.

Je pousse la porte.

Elle s'ouvre sur une pièce en désordre. Grande, environ six mètres sur sept. C'est un studio. Un studio de photographe. Deux appareils grand format sur trépieds. Plusieurs autres, 35 mm, posés sur deux

tables à tréteaux, presque comme si une séance mouvementée avait été interrompue inopinément. Contre le mur d'en face, un rouleau de papier noir, d'environ trois mètres de large, pend d'une poutre. Plusieurs meubles : des fauteuils, une balançoire pendue au plafond. Des vêtements et des accessoires un peu partout : écharpes, châles, robes, chemisiers, bas, culottes, soutiens-gorges.

Des photographies sur les murs. Pas encadrées, celles-ci, mais punaisées pêle-mêle sur de grands panneaux en polystyrène. Sur les deux tables, des piles de photos, encore, dont certaines menacent de verser.

Après m'être promené de-ci de-là, m'étonnant de ce que je vois, je décide de commencer à la porte et de fouiller le studio en progressant dans le sens inverse des aiguilles d'une montre.

Les photos sont d'une variété surprenante : paysages citadins, paysages de campagne, arbres, groupes de gens, chats, portraits. Mais il ne me faut pas longtemps pour comprendre qu'elles doivent toutes être prises par la même personne. La plupart sont des études du corps féminin, visage et corps, qui, quoique souvent dans l'ombre, sont sculptés théâtralement par cette ombre. Encore intrigué par l'anonymat du photographe, je me mets en quête d'indices.

Je suis déjà à mi-parcours lorsque la réponse s'impose à moi. Il y a toute une collection de clichés intimes, dont bon nombre de nus, d'autres avec des sous-vêtements qu'on est en train de mettre ou d'enlever ; certains ne montrent qu'une partie de l'anatomie : un coude, une épaule, une poitrine de trois quarts profil, une cage thoracique, un sein, un estomac, l'échancrure du nombril qui fixe le spectateur comme un œil vide. Le tout manifestement pris dans un miroir – lui-même incorporé dans la composition. Parfois deux miroirs, voire trois, de telle sorte que s'instaure un dialogue infini entre les reflets. La série se conclut sur plusieurs gros plans de la photographie (car il s'agit d'une photographie), distordus par les miroirs, dans lesquels est visible un fragment de son corps, sous le visage, légèrement flou, ou seulement ce visage et l'objectif du reflex tel un énorme œil de Cyclope fixant le spectateur. Non, le photographe n'est pas un homme. Pas de doute là-dessus. C'est, chaque fois, Sarah.

Après avoir été confronté à cette série troublante, je ne puis en absorber davantage ; le reste de ma tournée est plus superficiel. Je pourrai, après tout, toujours y revenir.

Poussant jusqu'à la dernière porte du petit couloir, mon agitation décroît. Déjà, je devine sur quoi elle va ouvrir. Mon intuition est avérée : tout porte à croire que c'est mon atelier. L'atelier qui, tel que je me le rappelle, prenait la plus grande partie de ma petite location, le *cottage* à la porte bleue. Mais il n'est pas, de son côté, sans

surprises : un bon nombre des tableaux sont ceux-là mêmes dont je suis sûr de les avoir emportés à l'appartement depuis longtemps. Certains, je me le rappelle bien, ont été vendus. Le plus perturbant, c'est que deux d'entre eux sont ceux que j'ai exposés à ma toute première exposition de groupe, celle où j'ai rencontré Embeth. Celui de la fille double, moitié immaculée et bien habillée, moitié nue ; le second celui des deux filles, l'une noire l'autre blanche, l'une qui approche, l'autre qui s'éloigne.

Un instant, je ferme les yeux. Il ne s'agirait pas de perdre la tête.

Trouvant insupportable une telle confrontation avec ce moment charnière de mon passé, je retourne au couloir principal, en direction de la cuisine. Il est temps de me préparer une tasse de thé, de m'octroyer quelques minutes de repos et de planifier le reste de la journée. Mais la matinée me semble inachevée. Quelque chose continue de me tracasser.

De la cuisine, je retourne au petit couloir avec les portes qui ouvrent sur les deux ateliers. Impossible de les éviter, notamment le premier, derrière sa porte fermée. Je dois continuer mon exploration de Sarah. Je dois approcher au plus près la résolution de l'énigme qu'elle pose dans son travail – indicateur, qui sait, de l'énigme qu'elle est.

Ce qui me frappe d'abord, quand je rouvre la porte de son studio, c'est que l'ordre et la configuration des photographies sur les murs semblent avoir changé. J'en reconnais plusieurs mais elles occupent des emplacements différents – si mon souvenir est correct, cela s'entend... si je peux me fier à ma mémoire. Je comprends qu'il est possible que je me trompe : il est possible que, lors de ma première visite, je n'aie pas porté une assez grande attention à ce qui n'était pas la série d'autoportraits et de nus. Combattant l'inquiétude que je sens monter en moi, je reprends mon inspection des murs. Elle confirme mes premiers doutes – les pires : même si je sais que je n'ai pas tout mémorisé en détail, il est inconcevable que tant de photographies puissent me paraître différentes de la première fois. La gêne persiste.

Elle augmente lorsque je m'aperçois que, *chaque fois* que je passe devant l'un des murs, je remarque de nouvelles différences – pas seulement dans l'agencement mais dans les photographies mêmes. Je me rappelle très bien m'être arrêté devant le portrait d'une femme avec une mantille qui lui couvre la moitié du visage, un grain de beauté sur la joue visible. Il était accroché au mur à côté d'une étude plutôt choquante d'une fille qui faisait la roue. Or, la femme avec le grain de beauté sur la joue est passée plus loin et la fille qui faisait la roue a disparu.

Je sens un frisson remonter ma colonne vertébrale. Je ne veux pas rester ici plus longtemps.

N'empêche, je dois faire un dernier tour, pour être absolument

certain. J'avance lentement, pas à pas, tentant de mémoriser autant que possible chaque photo.

Cette fois, le doute n'est plus permis. La découverte a lieu quand j'arrive, une fois encore, à l'endroit où j'ai vu, à mon premier passage, la fille faire la roue. Elle n'est pas revenue. Mais à sa place figure un portrait, un visage que je ne connais que trop bien.

Embeth.

Comment pourrais-je jamais oublier les contours de ce visage, ces yeux tristes et graves, la bouche entrouverte de cette manière que je lui ai vue si souvent dans les affres de l'amour ?

Je dois ressortir. Impossible de rester un instant de plus.

J'approche de la porte, main déjà tendue pour saisir la poignée et vite la refermer derrière moi, quand une autre photographie, immédiatement à la gauche de la porte, fige mon geste.

Lydia.

Ses yeux – même le noir et blanc ne saurait gommer leur luminosité – portés sur moi comme en accusation. J'entends sa voix quand elle m'a parlé au moment où je partais pour l'atelier :

“S'il te plaît, n'oublie pas les choses que je t'ai demandé d'acheter au supermarché. Rappelle-toi qu'il ferme plus tôt le dimanche. As-tu la liste ?

— Dans la poche de mon jean.”

Et je suis parti. Je suis bien allé au supermarché après avoir terminé ma journée de travail. Et ne suis rentré que pour me retrouver ici, devant la porte bleue du *cottage*. Quand, plus tard, j'ai voulu pénétrer dans notre immeuble, je n'ai pas trouvé l'entrée.

Je suis terrifié à l'idée de devoir rester dans ce studio, entouré par ces photographies, or je n'arrive pas à bouger, je suis incapable de m'extraire de cet endroit. Je ne peux partir avant d'y avoir jeté un dernier coup d'œil.

Des visages, des tas de visages, démasqués, dénudés, me dévisagent. Les autres photographies – les paysages citadins, les portraits en pied, les études de groupes, les chats – ont toutes disparu. Seuls demeurent les gros plans. Des visages qui me dévisagent, leur bouche, leur front, leurs yeux... leurs yeux. Je les connais tous. Peu ou prou, ils ont tous joué un rôle dans ma vie.

Je dois partir. D'abord, je dois retrouver Lydia. Je ne puis rester ici. De ma vie, je ne me suis jamais senti aussi exposé, menacé.

DOUZE

Il y a quelque chose d'inévitable dans ce retour vers Lydia. La ville, alentour, prend un air détaché, distant, comme si elle attendait ce qui doit arriver, quoi que ce soit, sans la moindre intention d'intervenir ou d'y être mêlée d'aucune façon. Je descends Eastern Boulevard, la mer et le port en contrebas à ma gauche. A mi-distance, tache brune dans l'azur, le turquoise, l'outremer de l'océan. Robben Island. Désormais quasiment redondante, canonisée par l'histoire, plus jamais la présence incontournable d'autrefois, à moins que l'on ne *choisisse* de se rappeler. Le passé est le passé. A moins que ? Retourner à Lydia n'est-il pas à sa manière une tentative pour recouvrer le passé ?

Lydia. Et, derrière elle, Embeth, aussi. Le jour où elle est partie, ses sandales rouges à la main. Et le jour où elle est partie, ses sandales rouges aux pieds. L'inaltérable finalité de cet adieu-là. Même dans mes rêves, elle était occultée, enfermée derrière une porte que rien ni personne ne pouvait plus ouvrir.

Ce ne fut pourtant pas un retour complet chez les miens : nous ne nous sommes plus jamais sentis à l'aise les uns avec les autres. Ils me pardonnerent mon "aberration" – mais le fait même que les membres de ma famille aient cru que j'avais besoin d'être pardonné dressait un écran invisible entre nous.

Il me fallut longtemps pour m'adapter à cette nouvelle phase de mon existence. Mais ce qui est curieux dans le fait de savoir qu'Embeth ne pouvait en faire partie, c'est que je ressentis une sorte de soulagement. Au tréfonds de moi, quelque chose s'était fermé pour de bon. Pour de bon ou pour de mal. Quelque chose demeurerait à jamais inassouvi, non concrétisé, impensable. Mais j'étais, en même temps, libre. D'aller de l'avant. Quoi qu'il y eût devant.

Et ce fut peut-être – non, pas peut-être : sans l'ombre d'un doute – l'une des raisons pour lesquelles j'étais prêt à rencontrer Lydia quand elle déboula dans ma vie quelques années après qu'Embeth en eut disparu.

Je me rappelle être allé à la boutique qui vendait des articles pour peintres dans une rue un peu moche près de Lansdowne Road. J'avais besoin de pinceaux en petit-gris et de tubes de peinture, cobalt, vermillon, jaune de cadmium. Je connaissais les Laubscher – le gérant et sa femme – depuis des années, depuis qu'ils avaient déménagé de leur vieux magasin de Long Street ; mais c'est ce matin-là que je rencontrai pour la première fois leur fille Lydia, qui venait de terminer

ses études d'architecture à l'université du Cap et les aidait pendant les vacances. Une rencontre plutôt orageuse dans le joyeux désordre de la petite boutique qui jusque-là avait toujours été un asile de paix (connu pour le bon café, moulu sur place, qui y était servi aux clients fidèles). On entendait des cris : une altercation entre un client monumental, tignasse hirsute et grosses mains tachées, et Lydia, que je n'avais jamais vue, menue et délicate derrière le comptoir, cheveux roux chatoyant dans un rayon de soleil qui filtrait par la fenêtre latérale.

“Ce n'est pas vous qui allez m'apprendre quel vert je dois employer ! criait le client. Je voulais du vert antique, pas ce vert de cobalt inepte.

— Pourquoi n'avez-vous pas vérifié le tube avant de partir ? Quoi qu'il en soit, vous avez dit vouloir peindre un eucalyptus, or le vert antique est trop soutenu pour ça.

— Vous avez gâché mon tableau et j'ai dû traverser toute la ville pour revenir ici. Est-ce une manière de traiter un artiste ?

— Les gens qui peignent des eucalyptus sont des trous du cul, ironisa la jeune femme. Vous devriez peindre vos murs, pas des toiles.” Elle avait elle-même les yeux, remarquai-je tout de suite, d'un vert de cobalt très intense, rehaussé de touches d'ambre.

“Voilà ce qui arrive quand on met une femme derrière un comptoir dans une boutique qui vend du matériel pour les peintres ! tempêta le client à la carrure imposante. J'exige un nouveau tube de vert.

— Je ne l'échangerai pas parce que vous avez utilisé la moitié du tube.

— Un chouïa. Je n'ai rien utilisé du tout.

— Ça, rien du tout ? Regardez !” Elle se saisit du tube posé sur le comptoir devant elle, retira le bouchon d'une seule torsion rapide du poignet ; ni l'un ni l'autre n'aurait pu se douter de ce qui allait se passer.

Ni l'un ni l'autre n'aurait pu anticiper ça : un long ver gluant de peinture verte gicla du tube et atteignit le client au visage.

“Maladroiiiiite !” beugla-t-il en avançant la main vers le comptoir.

Je ne suis pas une armoire à glace, en tout cas pas comparé à cette bête hurlante, et, d'ordinaire, j'évite tout ce qui ressemble de près ou de loin à une dispute ou à une bagarre. Mais il y avait urgence et tous les deux étaient si mal assortis que je n'eus pas le choix. Je saisis par-derrière le bras du gros homme et l'éloignai du comptoir. Il avait déjà perdu l'équilibre et mon geste inattendu le fit tituber en arrière jusqu'à la porte. A ce moment-là, un autre client entra, accompagné par le père de la fille. Ce qui désamorça l'affaire. Le client qui venait d'entrer se faufila entre le comptoir et l'agresseur ; malgré les protestations de la fille, son père offrit un tube de peinture vert antique au client mécontent qui, quoique gesticulant encore, tapotant

son visage maculé à l'aide d'un mouchoir sale, préféra en rester là, tout en continuant de lancer des imprécations dans sa barbe.

Plusieurs tasses d'un café très tassé furent nécessaires pour calmer les esprits mais, bientôt, Mr Laubscher et sa fille riaient tous deux de l'incident. Ils avaient un adorable sens du jeu, de l'humour, de la générosité. En temps voulu, Lydia et moi découvrîmes de plus en plus de raisons de passer du temps ensemble. A l'époque, elle avait beaucoup d'activités et était impliquée dans plusieurs projets associatifs auxquels elle apportait beaucoup, grâce à ses talents d'architecte et son sens aigu de la responsabilité civique – de sorte que nous n'avions pas toujours beaucoup de temps pour nous. Mais j'étais attiré par sa chaleur, sa spontanéité, sa volonté passionnée de "s'impliquer" après les changements radicaux qui avaient eu lieu en Afrique du Sud.

Nous nous sommes mariés à peine un an après notre rencontre dans la boutique de ses parents. Pour elle, il s'agissait d'établir des fondations solides pour faire ce qu'elle avait vraiment envie de faire. Pour moi, c'était un retour à la normalité – non, pas la normalité mais la simple *possibilité* d'une normalité mise en brèche par Embeth.

Ni l'un ni l'autre, nous ne connûmes vraiment le bonheur par la suite. Je ne vis plus qu'en de très rares occasions, plutôt anodines, les signes de son tempérament délicieusement déraisonnable, de sa passion incontrôlable ; le mariage semblait la brider, la restreindre, réfréner son exubérance naturelle – en anticipation de la maternité. Et moi...? Je m'installai tout bonnement dans la routine du mariage. Le vieux rêve d'abandonner l'enseignement et de peindre à temps plein était constamment reporté aux calendes grecques – non plus parce qu'il était jugé, comme Nelia et ses parents l'avaient fait, indigne et excessivement romantique mais parce que je ressentais désormais la nécessité de subvenir aux besoins de mon épouse, pas de fuir la réalité. Pourtant, jamais plus je n'eus l'impression d'être libre. J'avais pris une décision, mais sans aller jusqu'au bout de ma liberté. Je n'arrivai jamais "de l'autre côté" de quoi que c'eût pu être. Je ne pourrais jamais espérer mieux qu'un entre-deux. Ce qui était mieux que rien. Non ?

Lydia était impliquée dans beaucoup de projets : une école de Crossroads, une crèche à Khayelitsha, un vaste projet immobilier à Delft, un centre de loisirs à Lavender Hill. Ce dévouement ne lui permettait guère de mener une existence tranquille ; mais la satisfaction qu'elle en tirait faisait qu'ils en valaient la peine. De mon côté, j'étais content de la soutenir tant que je pouvais laisser ouverte la porte dérobée de mes propres ambitions. Bien sûr, ce qui manquait vraiment à notre mariage, c'étaient les enfants. Nos deux familles ne cessaient de nous en réclamer ; pour des raisons différentes – dont

nous ne réussissions même pas à parler, pour la plupart d'entre elles –, nous aussi, nous voulions une descendance. Les choses, simplement, ne tournèrent pas ainsi. Ce ne fut pas faute d'essayer ! Ça n'arriva jamais, voilà tout. Je proposai même que nous fassions des tests, mais Lydia – bizarrement – refusa. Ça ne lui semblait pas “correct”. Nous apprîmes à nous adapter ; mais il resta le vide d'une douleur entre nous, dont l'urgence, au fil du temps, s'accrut, et non l'inverse. J'observai la différence chez Lydia, ses yeux verts perdirent même leur étincelle ; nous nous mîmes tous deux à combler le vide avec des activités nouvelles, des obligations sociales, l'argent. J'appris à peindre selon les goûts du marché. Lydia accepta des contrats qui avaient de moins en moins de rapport avec la communauté, de plus en plus avec l'augmentation de sa propre visibilité comme architecte.

Je ne crois pas que ça nous gênait effroyablement. Peut-être était-ce d'ailleurs le pire ? Une “vie agréable”, un “mariage réussi”. Bref, la sécurité.

Jusqu'à ce que, soudain, hier, si ce n'était qu'hier, une porte bleue se referme entre nous deux. Maintenant, je sais à quel point il est urgent que nous parlions. Que nous parlions vraiment de tout ça.

Un jour, je m'en souviens, elle m'a raconté qu'enfant elle aimait les balançoires. Elle aimait la sensation de monter toujours plus haut, puis de crier à son père qu'il vienne l'attraper et, ensuite, de tout lâcher, sauvagement, follement, de façon irresponsable, avec la certitude absolue qu'il arriverait juste à temps pour la saisir au vol et la presser contre lui ; puis, il y avait l'odeur de l'herbe quand ils tombaient ensemble à la renverse, pris de fou rire, certains que le monde était un bel endroit où il faisait bon vivre. Des années plus tard, elle s'était mise à faire des cauchemars qui renvoyaient à cette scène : son père arrivait trop tard ou pas du tout. Elle éprouvait alors la sensation que sa foi des premiers temps s'était érodée, effritée. A partir de quoi, elle avait ressenti le besoin, de plus en plus urgent, de trouver d'autres formes de sécurité. Dans son travail, dans le mien, chez des amis. Elle était devenue quasiment paranoïaque dans sa hantise de l'imprévisible. La folie, la liberté, l'extase des premières années s'étaient peu à peu muées en terreur des choses qui autrefois faisaient que la vie était digne d'être vécue.

J'ignore pourquoi tout ça devrait ressurgir juste maintenant, par cette radieuse matinée de début d'été. Mais je sais que je dois retourner à elle, l'avoir, la serrer à nouveau dans mes bras, fermement. Je dois retourner à notre énorme complexe immobilier qui m'a laissé tomber de façon si inattendue hier soir. Je n'ai toujours pas d'explication pour ce qui est arrivé. Ça pourrait n'avoir été qu'une sorte d'hallucination. Aujourd'hui, sous ce franc soleil, je sais que les choses iront autrement. Elle sera là. Elle doit être là. Et cet étrange

cauchemar qui me hante depuis hier, depuis le moment où j'ai franchi le seuil de la porte bleue, sera terminé.

(Mais où sera Sarah, alors ? Sarah, la courbe gracieuse de sa hanche brune, l'œil vide de son nombril au milieu de son ventre plus clair, la ronde perfection de ses seins, sa voix profonde et rauque ? Et ses deux charmants enfants, *nos* enfants, Emily et le petit Tommie ? Et les photographies ? Tous ces portraits troublants, ces ombres, ces coups de pinceau lumineux ?)

Je quitte Edinburgh Road, pour, m'enfilant dans les rues adjacentes, rejoindre l'énorme immeuble que je connais si bien et qui modifia l'aspect de tout le quartier quand il fut construit.

Il n'est pas là.

Je ne puis m'être trompé à ce point !

Je trouve à me garer en stationnement interdit et me mets à marcher. Je vérifie les noms des rues plutôt deux fois qu'une, alors que je les connais par cœur. Tout est exactement ainsi que c'est censé être. Sauf que notre immeuble n'est pas là. Comme si le quartier était revenu à son état antérieur, il y a très longtemps, avant que les urbanistes, les entrepreneurs, les promoteurs et les architectes (Lydia, entre autres) n'interviennent. *Claremont Towers* a disparu. Complètement.

Après avoir passé une heure à chercher l'immeuble, de plus en plus désespéré, je m'approche d'un groupe de *bergies*. Sur le trottoir, plusieurs boivent au goulot de bouteilles enveloppées dans du papier journal ; un ou deux ont sombré dans un coma éthylique.

"Pardon, excusez-moi... je cherche un immeuble. *Claremont Towers*. Est-ce qu'il y en aurait un parmi vous qui pourrait me dire où il se trouve ?"

Pendant un instant, ils s'arrêtent de boire pour me dévisager et débattent vivement entre eux. Le verdict est négatif.

"Jamais entendu parler de cet endroit, m'informe un porte-parole.

— Etes-vous bien certains ?

— On est dans les parages depuis des années, monsieur. Mandela était encore en prison quand on est arrivés. Vous êtes sûr que c'est pas à Newlands ou un endroit comme ça ?

— Absolument sûr." Après une pause gênée, j'avoue : "C'est là que je vis."

Ils resserrent leurs rangs.

"Désolé, *maître* (pour accentuer son propos, le porte-parole a employé cette formule de politesse désuète), mais le maître doit se tromper. Y a pas ce genre d'endroit dans les parages."

Avant que la situation devienne encore plus humiliante, je les quitte. Je m'arrête ensuite devant deux ou trois maisons où des jardiniers de couleur en salopette bleue ou des dames roses en

chapeau de paille à large bord jardinent au milieu de parterres de fleurs, et je réitère ma question. En vain.

Avec une détermination féroce, je me dirige vers les rues commerçantes du quartier. Imprimeries, fleuristes, drogueries, antiquaires. Avant de plonger dans le cœur même du quartier. Cavendish Square.

Je ne trouve personne qui ait jamais entendu parler du bâtiment. Et pourtant, j'y vis. N'est-ce pas ? J'y étais pas plus tard qu'hier soir. Certes, je n'ai pas pu vraiment pénétrer dans l'immeuble, mais il *était bien là*. Pour l'amour de Dieu !

Retour à la voiture. Un ticket rose volette au vent sur le pare-brise côté conducteur. Je l'arrache sans vérifier le montant de l'amende, en fais une boule et le jette.

Mon immeuble a disparu. Mon appartement, le numéro 1313, au treizième étage, a disparu comme un bateau dans la brume. Lydia a disparu.

Je n'ai nulle part où aller, nulle part. Hormis Green Point, d'où je viens.

De retour donc, à la petite porte bleue que j'ai peinte moi-même.

TREIZE

Je reprends le boulevard, Strand Street, oblique dans High Level Road, avant de descendre vers la droite, jusqu'à l'endroit où je me garais quand j'allais peindre à l'atelier. Cet endroit qui désormais va être mon chez-moi. Je ressens comme de la résignation, peut-être même une sorte de consternation. Mais les choses sont ainsi. Devront être ainsi. S'ajoute à ça, cependant, une touche de joie inexplicable. Avoir enfin quelque chose de définitif à quoi revenir. Comme si, après des années d'indécision, d'une existence suspendue, j'avais pris ce qui ressemble à une décision ferme. Maintenant, je *veux* être là où je suis.

Une pensée étrange : l'arrogance de la présence. Une présence qui ose s'affirmer, être ce qu'elle est, sans être attachée à, ou définie par le passé ou l'avenir. Aucune garantie de durée. C'est exclu, désormais. Mais être là, c'est déjà beaucoup.

Brusquement, je ressens le poids de la fatigue : la fatigue que les petits hommes du conte pour enfants doivent ressentir quand ils rentrent à leur maison blanche tout en longueur, après que le dauphin les a ramenés depuis l'autre rive.

Dans mon cauchemar, m'apparaît-il maintenant, je perdais femme et enfants. Or, ici, aujourd'hui, j'ai trouvé une nouvelle famille. Il y a une certaine logique là-dedans, après tout.

Je sors de la voiture, la verrouille. J'ouvre le portail et m'avance dans le jardin. Et puis, j'oblique en direction de l'entrée. Où, pour une fois, je sais exactement ce qui m'attend derrière la porte bleue.

Si ce n'est que la porte que je vis alors n'était pas bleue. Elle était, remarquai-je en sortant ma clef pour l'insérer dans la serrure, d'un jaune de cadmium foncé, sans concession.

J'enfonçai la clef dans la serrure, pris une profonde et triste inspiration, tournai la clef, poussai la porte.

Ouvrage réalisé
par le Studio [Actes Sud](#)
En partenariat avec le CNL.



www.centrationaldulivre.fr

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par
Isako www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.

Sommaire

Couverture

Le point de vue des éditeurs

André Brink

La Porte bleue

UN

DEUX

TROIS

QUATRE

CINQ

SIX

SEPT

HUIT

NEUF

DIX

ONZE

DOUZE

TREIZE